



BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement par LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

SOMMAIRE

Gide bibliographe à La Revue Blanche (1900-01) 3
Une demeure d'André Gide : un rêve fait pierre, par Maria-Catherine Boutterin
En mémoire d'Henri Bosco (1888-1976) 28
Le dossier de presse des Faux-Monnayeurs (suite) . 31
Le dossier de presse de Geneviève (suite)37
Le dossier de presse de Thésée (suite) 48
Un souvenir : le second Ermitage, par Henri Ghéon. 57
Revue des autographes 62
Chronique bibliographique 65
Inventaire des Traductions des Œuvres d'André
Gide (IV)
Varia
Nouveaux Membres 80
Librairie de l'AAAG 81
Cotisations et abonnements

Le N°: 6 F Ab. un an : 25 F (Étranger : 30 F)
Payable à : Association des Amis d'André Gide,
CCP Paris 25.172-76

ASSOCIATION DES

Amis d'André Gide

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. André MALRAUX.

COMITÉ D'HONNEUR

MM. Jean DELAY, François MAURIAC (†) et Jean PAULHAN (†), de l'Académie française; M^{mes} Marie-Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS et Élisabeth VAN RYSSELBERGHE; MM. Marc ALLÉGRET (†), Auguste ANGLÈS, Julien CAIN (†), Etienne DENNERY, Gaston GALLIMARD (†), Jean GIONO (†), Jean HYTIER, Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET, Robert RICATTE et Jean SCHLUMBERGER (†).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Mme Catherine GIDE, présidente.

MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française, Georges BLIN, professeur au Collège de France, Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université de Montpellier, et Justin O'BRIEN, professeur à Columbia University (†), vice-présidents.

MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Claude GALLIMARD, Bernard HUGUENIN et Jean LAMBERT, membres.

Mme Irène de BONSTETTEN, trésorière.

M. Claude MARTIN, secrétaire.

Délégué général pour l'Amérique du Nord

Prof. Jacques COTNAM, French Dept., York University, 4700 Keele Street, Downsview, Ont. M3J 1P3 (Canada).

Secrétariat :	11	Trésorière :
BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE	11	Madame de BONSTETTEN
Université Lyon II	11	14, rue de la Cure
69500 BRON	"	75016 PARIS
Tél. (78).59.16.05	, 1 11	Tél. (1).527.33.79
	11	

IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ LYON II - 14, RUE CHEVREUL, 69007 LYON

GIDE BIBLIOGRAPHE

λ

LA REVUE BLANCHE

(ARTICLES INÉDITS 1900-01)

Le ler février 1900, Gide succédait à Léon Blum pour tenir la chronique des livres de La Revue Blanche (!). Mais on sait que, s'il fournit ponctuellement sa copie à la revue, tous les quinze jours, pendant les trois premiers mois, la servitude lui devint vite pesante et que, dans les dix mois suivants, il ne donna que trois "bibliographies". Au total, en huit chroniques, il "rendit compte" de quatorze livres: pourtant, deux ans plus tard, il ne recueillit que sept de ces notices dans Prétextes. Ce sont les sept autres, qui n'ont jamais été réimprimées, même dans les Œuvres complètes (2), que nous reproduisons ici. Les raisons qui ont incité Gide à les écarter ainsi sont aisément perceptibles, et d'ailleurs diverses, mais ne touchent pas toujours à leur intérêt intrinsèque.

De sa première chronique (La Revue Blanche du ler février 1900) Gide ne devait retenir que le long compte rendu des Histoires souveraines de Villiers de L'Isle-Adam, Éliminant celui du roman de Maurice Beaubourg (3), Les Joueurs de boules de Saint-Mandé. Fut-ce en souvenir du bel article que Beaubourg, entre temps, avait consacré au Roi Candaule (4) qu'il ne voulut pas réimprimer les sévérités du sien ? Ou bien, plus simplement, estima-t-il que le roman ne méri-

⁽¹⁾ V. La Maturité d'André Gide : de "Paludes" à "L'Immoraliste" (Éd. Klincksieck, sous presse), p. 433.

⁽²⁾ Qui recueillirent pourtant (tome III, pp. 463-70) les quelques notices qui, parues dans *L'Ermitage* de décembre 1901, avaient elles aussi été écartées de *Prétextes*.

⁽³⁾ Sur Maurice Beaubourg, v. La Maturité d'André Gide, p. 397, note 96.

⁽⁴⁾ V. ibid., pp. 399-400.

tait pas d'arrêter l'attention du lecteur de ses *Prétextes* ? Car il faut bien reconnaître que ces deux cents pages, au long desquelles des personnages grotesques s'épanchent en un style haché et sans couleur, sont une lecture difficilement supportable (5). Comment Gide, devant l'héroine des *Joueurs de boules*, a-t-il pu vraiment penser ce qu'il écrivait sans rire à Beaubourg :

Tout devient quelconque, dans votre livre, auprès de M^{lle} Euphrasye. Cette figure emporte le morceau : elle est trop belle pour
le livre — et peut-être ma critique se résume-t-elle à vous reprocher de n'en avoir pas franchement fait une figure sombre et tendre
à la manière de Philippe de Champaigne, — la manière de la Dévote,
dont le souvenir me hantait.

Vous me répondrez que cela eût fait un autre livre (...). Mais aussi, cet autre livre, pourquoi me l'avoir fait entrevoir ?... (6)

Le ridicule d'Euphrasye Durand ne le cède en rien à celui de tous les autres personnages, et le récit qu'elle fait elle-même de l'après-midi ("Jour lumineux !... Jour inoubliable !... Jour où je me crus erfin, après cinquante-cinq ans de solitude, sûre de quelqu'un !...") où le colonel Piot conçut le "projet fou" de l'entraîner dans telle "petite chambre verte" où, à l'abri des regards, ils pourraient tous deux s'étendre "sur les gazons" (lettre VII, pp. 69-77)... est aussi grotesque que la lettre qu'elle lui écrit, avant de se laisser mourir, pour lui ouvrir son "cœur de vieille fille" et lui reprocher de n'avoir pas, cette après-midi-là, osé...:

Seulement, ... tiens, ... j'ai peine à t'en parler, ... ô colonel bien - aimé!... ô colonel de mon cœur!... et tu vas me trouver bien ridicule... et presque odieuse d'insister sur un tel point!... Ça ne se dit guère!... Ça ne se dit pas!... n'est-ce pas?...

Tant pis, ... j'ai le droit de te le dire, ... une fois au moins, ... puisque je vais partir !...

Pourquoi, & toi, ... si grand tireur (7) devant l'Éternel, ... as-tu précisément manqué de ressources ce jour-là ? (...)

Enfin!... oublions l'aventure!... Elle est trop lointaine!... Et puis, elle serait devenue trop laide, ... trop vite, ... si elle

⁽⁵⁾ Maurice BEAUBOURG, Les Joueurs de boules de Saint-Mandé, Paris : H. Simonis Empis, 1899, un vol. br. 19 x 12 cm de X-265 pp.. Le roman est suivi de cinq nouvelles, d'une douzaine de pages chacune : "Joinville-le-Pont", "Les Fiancés aux Tulipes", "Madame de Douceur", "La Maison des Chéries" et "Brûlante".

⁽⁶⁾ Lettre à Beaubourg, publiée dans La N.N.R.F. d'avril 1953, p. 763, où elle est faussement datée du "14 juillet 99" (très probablement : mi-février 1900).

⁽⁷⁾ De boules. Piot se fait gloire d'être un tireur, et non un pointeur comme Tafoureau des Bruyères.

avait continué !... Semblable, trop !... à ces amours sans désirs, qui sont ceux de la plupart d'ici !... (...)

Et voilà que ta des Bavettes (8) allégée d'elle-même, qui constituait un si grand empêchement pour elle-même, s'endort du bon sommeil, ... d'un sommeil tout de charme, et peuplé de rêves doux!

Tiens, ... regarde, ... elle a une taille de vierge, ... deux yeux éperdus de lumière et de tendresse, ... deux bras enjôleurs et enlaceurs pour t'attirer vers elle, ... et une bouche toute neuve afin de la poser contre ta bouche, ... et te murmurer pâmée...

Ton bébé, ... mon colonel, ... ton bébé qui t'adore !

Euphrasye. (3)

En vérité, son article sur ce "sombre drame (...) triste autant que chose de ce monde", entre "les êtres les plus disgraciés", Gide ne l'a peut-être écrit que pour pouvoir répondre à la seule question qu'il pose à son propos : "Les éléments sont bons. Pourquoi M. Beaubourg n'en a-t-il pas fait un chef-d'œuvre ?" Cela lui est préterte à évoquer le problème de l'objectivité du romancier, de la variété des points de vue que Beaubourg a sans doute voulu réaliser en faisant un roman par lettres qui lui permît de "s'absenter de son œuvre en laissant parler chacun de ses personnages".

Malheureusement M. Beaubourg n'a rien varié du tout ; malheureusement, c'est M. Beaubourg seul qui a écrit toutes ces lettres ; en chacune il s'est mis irrésistiblement. Je sais bien que le ton d'une lettre à l'autre diffère et que les caractères sont maintenus ; mais la langue reste la même. (10)

La même, en effet, désespérément identique — et jusqu'au ton, quoi qu'en dise Gide. Lui-même ne pratiquera jamais le roman épistolaire proprement dit, mais, pour La Porte étroite (ou s'insèrent vingttrois lettres — d'Alissa, d'Abel, de Jérôme et de Juliette — et le "Journal" d'Alissa), puis pour le journal du Pasteur de La Symphonie et pour le triple récit de L'École des Femmes (par Éveline, par Robert et par Geneviève), on sait quels seront ses efforts pour donner

⁽⁸⁾ Tel est le surnom "exquis" que Piot avait donné un jour à Euphrasye, à cause des "conversations qui étaient (leur) liesse" (p. 13).

⁽⁹⁾ Pp. 193-200. Tous les points de suspension sont dans la texte (une dizaine par page au moins, tout au long du livre, quel que soit l'auteur de la lettre)...

⁽¹⁰⁾ Même reproche dans la brève note, non signée (de Drouin ou de Ghéon?), de L'Emmitage (n° de février 1900, pp. 154-5): "Dans les lettres de M¹le Euphrasye comme dans celles du colonel Piot, on goûte surtout Maurice Beaubourg. Que ne prend-il la peine de se cacher ou du moins de se dédoubler, et par un prodige d'artifice de donner à chaque correspondant son style particulier, son esprit et ses mots?"

à chacun de ses personnages son ton, son style propre, révélateur de lui-même (fût-ce à son insu), pour parvenir au "comble de l'objecti-vité" (11). Les Joueurs de boules de Saint-Mandé le font tourner autout de ce problème.

Dans la note qu'il lui consacre (La Revue Blanche du 15 février 1900), à la suite du Livre du Petit Gendelettre de Maurice Léon et de *L'Ennemie des rêves* de Camille Mauclair, Gide ne dit strictement rien de la traduction d'Hamlet due à Marcel Schwob et Eugène Morand (12)... Il est vrai que le chroniqueur dramatique de la revue avait eu l'occasion d'en apprécier le "noble effort d'art" lorsque Sarah Bernhardt l'avait jouée, neuf mois plus tôt (13). Mais, de la tragédie elle-même, il ne dit rien non plus, informant seulement le lecteur, avec quelque désinvolture, qu'il en a "naturellement (lui) aussi une clef, qu('il) croi(t) la meilleure de toutes - mais laissons à chacun la sienne" (14)... Il semble n'avoir écrit cette demipage que pour proclamer l'importance que revêt à ses yeux le travail de la traduction, et ses difficultés, qui requièrent que s'y dévouent "les plus altiers esprits" : ne souhaitera-t-il pas plus tard (ayant alors deja donné ses propres traductions du Gitanjali et d'Amal, de Typhon, d'Antoine et Cléopâtre et du Mariage du Ciel et de l'Enfer) être Napoléon pour pouvoir instituer "une manière de prestations pour littérateurs" :

chacun d'eux, je parle du moins de ceux qui mériteraient un tel honneur, se verrait imposer cette tâche d'enrichir la littérature française du reflet de quelque œuvre avec laquelle son talent ou son génie présenterait quelque affinité. (15)

⁽¹¹⁾ V. François J.-L. MOURET, "André Gide à la découverte de Robert Browning et de James Hogg, ou la technique romanesque de la multiplicité des points de vue", Cahiers André Gide 3, pp. 223-39.

⁽¹²⁾ Schwob connaissait Eugène Morand, conservateur du Dépôt des Marbres, grand travailleur et homme d'entregent, depuis 1896 : c'est lui qui fit accepter leur version d'Hamlet par Sarah Bernhardt.

⁽¹³⁾ V. Alfred ATHYS, "La Quinzaine dramatique", La Revue Blanche, ler juin 1899, pp. 224-5. V. dans Les Cahiers de la Petite Dame les impressions de Gide sur la version Schwob-Morand qu'il relit en 1922, travaillant lui-même à sa traduction d'Hamlet (Cahiers Ardré Gide 4, pp. 136-8).

⁽¹⁴⁾ Sur les "idées" de Gide concernant ce drame de Shakespeare, v. sa lettre du 8 février 1928 à André Rouveyre (*Correspondance* GIDE-ROUVEYRE, pp. 105-6, notes pp. 234-5).

⁽¹⁵⁾ Lettre d'André Gide à André Thérive, du 14 mai 1928, publiée dans La N.R.F. de septembre 1928 et recueillie dans Divers, pp. 188-98. Elle servit de préface à sa traduction du premier acte d'Hamlet, publiée dès 1930.

Mais cette note n'est-elle pas aussi l'occasion saisie au passage de saluer Schwob, l'auteur du *Livre de Monelle* (16) et d'autres pages qui "emplirent notre bouche de miel"? L'éloge reste toutefois mesuré, pour cette œuvre "brève, consciencieuse et très formée" de quelqu'un qui est "plus écrivain que créateur"...

Ses notices données à La Revue Blanche du let mai, Gide n'en retiendra aucune dans Prétextes ni dans ses Œuvres complètes. Certes, on comprend qu'il néglige son compte rendu du recueil de contes d'Edouard Ducoté, Merveilles et Moralités (17), qui — sans être du tout une page de complaisance amicale à l'égard du directeur de L'Ermitage (18) — est d'assez mince intérêt : louange discrète et "décente", à l'instar des qualités du livre lui-même, "si aristocratiquement discrètes qu'on ne les aperçoit pas tout d'abord"; pourtant, on sent que Gide se plaît à retrouver chez Ducoté sa propre définition de l'œuvre d'art lorsqu'il voit dans ces Merveilles et Moralités

des apologues sans morale — ou, du moins, dont la morale n'est point une conclusion profitable — mais se mêle au récit, le suscite, de sorte que le conte entier n'est que l'exagération, l'explication d'un geste plus ou moins sage, la proposition d'une attitude à prendre ou à laisser dans la vie.

On s'étonne davantage que *Prétextes* ne reprenne pas la longue note sur les écrivains étrangers, quand on sait quelle importance Gide attache à la connaissance des littératures étrangères (19). Ne se serait-il pas repenti d'avoir un peu sommairement "exécuté" des romanciers qu'il ne connaissait guère que par les analyses "fastidieuses" qu'en donnait Wyzewa dans ses essais sur *Le Roman contemporain à l'étranger*: Couperus, Nansen, Fontane, Meyer, Rosegger...? (20)

⁽¹⁶⁾ Paru en 1894.

⁽¹⁷⁾ Paris : Mercure de France, 1900, un vol. in-8°, 279 pp., tiré sur Alfa vergé. La plupart de ces contes parurent d'abord dans L'Ermitage.

⁽¹⁸⁾ Où paraîtra d'ailleurs une notule sur ce livre (en juillet, pp. 68-9), louant l'auteur d'"exprimer une signification dans un beau langage", et d'avoir une philosophie qui "n'est point habillée à la dernière mode, et (qui) penche vers les plus 'mauvais principes'." Mais la note est brève et réservée, comme il convient dans une revue où l'on veut s'abstenir "de la louange mutuelle si fort en honneur dans les chapelles de lettres".

⁽¹⁹⁾ V. La Maturité d'André Gide, p. 382.

⁽²⁰⁾ Louis Couperus (1863-1923) a donné à la littérature néerlandaise un de ses classiques avec Eline Verde (1889), son premier roman, peinture de la société patricienne de La Haye à la fin du siècle, et admirable analyse psychologique de l'héroine principale, Eline, figure digne de Madame Bovary. — De l'explorateur norvégien (Gide le croit danois) Fridtjof Nansen (1861-1930), "Fram" à travers

Mise à part une courte nouvelle du premier, publiée dans L'Ermitage et qu'il a très probablement lue (21), rien n'atteste en effet que Gide ait jamais pratiqué ces auteurs. En fait, tout en exprimant sa "véritable reconnaissance" à Wyzewa pour son rôle d'initiateur du public français, il se borne à contester vivement sa remarque que "les littératures sont inexportables": pour lui, le génie authentique ignore les frontières et, "si MM. Meyer et Rosegger nous paraissent médiocres", ce n'est pas parce qu'ils sont trop allemands pour que nous puissions, nous Français, les comprendre, c'est "tout simplement" qu'ils sont médiocres.

Le mauvais goût allemand peut différer du mauvais goût français; le génie allemand n'être pas le génie français, mais il m'est impossible de ne pas croire que toute œuvre puissamment belle repose sur un fond commun à tous les hommes, et que seul ce qu'elle peut avoir d'universel" dans l'espace lui permettra d'être "éternelle" dans le temps.

Mais pourquoi, dans *Prétextes*, Gide ne recueillera-t-i<u>l pas ses pages sur Kipling et sur Wells</u>? Se sera-t-il déjà trop dépris du premier: Il en louait, un an avant sa note de *La Revue Blanche*, la "sauvagerie plus réelle" (que celle de son cher Stevenson) (22), mais il assure en 1900 que "la réputation de cet auteur est surfaite", ajoutant: "Kipling mérite une sérieuse étude. J'y reviendrai." Il n'y est pas revenu.

En revanche, un an après son dur article sur L'Ennemie des rêves, Gide est revenu à Mauclair, et cette ultime "bibliographie" est comme l'accomplissement d'une promesse : avant d'"éreinter" son roman, il avait exprimé l'espoir que Mauclair réunirait bientôt ses "articles de revue", ce qui lui permettrait, cette fois, de "louer son esprit généralisateur". Ainsi fait-il — ce qui rendra d'autant plus remarquables la seule présence, dans Prétextes, de la note sur L'Ennemie des rêves, et l'absence de celle où, à propos de L'Art en silence, Gide proclamait sa "joie de pouvoir dire enfin sans restrictions le bien qu('il) pense de (l)a fine, forte et scrupuleuse intelligence" de Mauclair! Mais, justement, le caractère presque exclusivement approbateur de cet article critique sur un recueil d'articles critiques rendait inutile sa reproduction en volume. Il

les mers polaires (1897) eût dû passionner Gide, friand de récits de ce genre. — En revanche, ni Le Chercheur de Dieu (1880-81), roman touffu de la Styrie médiévale de l'autrichien Paul Rosegger (1843-1918), ni l'énorme Roman de l'hiver 1812-1813 (1878) de l'allemand Theodor Fontane (1819-1898), ni les "Contes de la Renaissance" du suisse Conrad Ferdinand Meyer (1825-1898) n'ont dû, si l'occasion s'en présenta, séduire Gide...

^{(21) &}quot;Petites énigmes", de Louis Couperus (traduit par Georges Khnopff), L'Ermitage, janvier et février 1900.

⁽²²⁾ Dans sa huitième "Lettre à Angèle" (juin 1899).

n'avait été pour Gide *prétexte* à rien d'autre que de faire mérite à Camille Mauclair de s'intéresser "aux œuvres des hommes, à leur valeur représentative, plus qu'aux hommes eux-mêmes"...

၀ွ၀

Maurice BEAUBOURG, Les Joueurs de boules de Saint-Mandé (Simonis Emois).

Beaucoup se sont mépris sur ce livre. On voulut y chercher de l'esprit ; on n'en trouva guère ; on en fit grief à l'auteur — pourquoi ? — L'auteur en avait-il promis ?

C'est le récit d'un sombre drame, à la fois délicat et brutal, triste autant que chose de ce monde. Pour personnages, les êtres les plus disgraciés : une vieille fille honnête, un colonel en retraite, un petit commer-çant retiré. Pour décor, un sol piétiné. Pour intrigue, le plus vain et le plus douloureux amour ; l'espoir toujours déçu d'une efficacité de l'amour. — Avec quels pitoyables soins, quelles attentions câlines, M. Beaubourg scrute, épie et dénonce chaque déconvenue sentimentale de mademoiselle Euphrasye Durand. Les feuilles mortes dont son cœur se jonche ont parfois l'éclat et l'odeur des fragiles fleurs du printemps. Son espoir toujours plus blessé palpite encore et ne mourra complètement qu'avec elle ; jusqu'à sa fin très douloureuse, elle croit qu'à force d'amour, elle pourra tirer quelque preuve d'amour de son stupide et platonique amant. Le colonel Piot, incorrigible, ne calme rien de ses intempérances, n'adoucit en rien ses colères. Triste impuissance de l'amour !

Un jour (c'est elle qui raconte), tous deux, elle et Piot, s'égarèrent, avec préméditation, vers un bosquet très reculé du bois de Vincennes. Elle, émue, rougissante, se dit : Oh ! que va-t-il me faire ? — Cette attente, cette anxiété restent les deux joies de sa vie. — Ce que lui fit Piot ? pas grand chose. Quand tous deux furent assis dans le petit salon de verdure, au sol un peu moins piétiné qu'ailleurs, il lui saisit la main, assez ému, ma foi, lui-même. Mais, par malheur, à ce moment, d'importuns promeneurs passèrent ; et quand ils eurent bien passé, ça ne disait plus rien au colonel. La conversation interrompue ne reprit pas. — Oh ! Mademoiselle Euphrasye ! qu'il eût suffi pourtant de peu ! et que ce peu vous aurait faite heureuse.

Les éléments sont bons. Pourquoi M. Beaubourg n'en att-il pas fait un chef-d'œuvre ? — Il eût fallu, je

crois, pour mener à bien une telle œuvre, la présenter de manière plus objective, en sortir, lui, l'auteur, plus complètement qu'il n'a fait, s'en absenter, pour ainsi dire. M. Beaubourg s'en est un peu douté ; de là cet artifice épistolaire. Le livre entier n'est qu'une liasse de lettres : correspondance d'Euphrasye, du colonel et de quelques autres encore. Ainsi pourrai-je, s'est-il dit, présenter plus intimement chaque chose, et plus objectivement aussi dès que chaque correspondant ne parlera plus de lui, mais des autres ; enfin pourrai-je à l'infini varier et nuancer mon ton selon le caractère de chacun... Malheureusement, M. Beaubourg n'a rien varié du tout ; malheureusement, c'est M. Beaubourg seul qui a écrit toutes ces lettres ; en chacune il s'est mis irrésistiblement. Je sais bien que le ton d'une lettre à l'autre diffère et que les caractères sont maintenus ; mais la lanque reste la même. De plus, il semble avoir eu peur de sa tendresse, nonte de son apitoiement : ce récit si touchant se présente à nous comme une farce de fantoches ; le rival du colonel Piot est coiffé du nom ridicule de Tafoureau des Bruyères, etc. - Cela vous fait-il rire ? - Moi pas. Que M. Beaubourg ne nous laisse-t-il plus simplement pleurer ?

Je ne sais comment expliquer l'étrangeté de cet esprit si délicieusement complexe, mais crois qu'ici précisément cette complexité l'a desservi. Ses dons très divers s'atténuent, s'entrenuisent; le lecteur désorienté n'ose opter, rire ou larmes, et par trop de doutes s'abstient. — Mais qu'oserais-je reprocher à M. Beaubourg? Je sens trop que ce douteux mélange de tristesse et d'ironie fait une bonne part de sa personnalité; — il le sait, soigne le mélange, étudie le dosage, — mais ne décante pas toujours assez.

O

SHAKESPEARE, La Tragique Histoire d'Hamlet, traduction Eugène Morand et Marcel Schwob (Charpentier et Fasquelle).

Il semble que M. Marcel Schwob sente un rapport entre la production hâtive d'une œuvre et le peu de durée de cette œuvre. Il produit moins pour durer plus. Rien ne s'oppose mieux aujourd'hui aux négligences journalistes que son œuvre brève, consciencieuse et très formée. Les fruits les plus sucrés ont les maturités les plus lentes ; les Mimes, la Croisade des enfants, Monelle, certaines pages du Spicilège, emplirent notre bouche de miel; notre attente, avec M. Schwob, fut donc sans impatience ni crainte. — Entre temps, quelque traduction, celle de Moll Flanders par exemple ; puis des études et

des préfaces qui venaient comme pour nous permettre de sentir quelle continuité de pensée reliait entre eux les petits contes.

C'est une traduction encore que nous donne aujour-d'hui M. Schwob. Ceux qui diront : ce n'est qu'une traduction ! se méprennent. M. Schwob ne sera jamais ni plus personnel, ni meilleur ; nous le savions déjà plus écrivain que créateur ; excellent écrivain, cette traduction le prouve autant que les plus délicieux de ses Mimes.

A traduire l'œuvre des grands poètes et des parfaits prosateurs, souvent les plus altiers esprits s'employèrent. Il semble qu'il ne faille pas moins d'un Baudelaire, d'un Leconte de Lisle, d'un Vielé-Griffin, pour traduire les tragiques grecs, Poe, Walt Whitman ou Swinburne. L'intelligence qu'il faut ici est très grande : l'esprit du traducteur doit pouvoir repenser l'œuvre qu'il traduit.

Au sujet de Hamlet même on a beaucoup parlé ces derniers temps. M^{me} Sarah Bernhard autant que MM. Schwob et Morand en sont cause. Dernièrement encore M. Montfort proposait à ce drame une clef nouvelle, inattendue et, pour certains esprits, séduisante. — J'ai naturellement moi aussi une clef que je crois la meilleure de toutes mais laissons à chacun la sienne. Plutôt qu'apporter à mon tour quelque interprétation nouvelle, je préfère relire la claire, fine et simple préface que M. Schwob a jointe à sa traduction. Elle n'explique pas tant l'ensemble, qu'elle n'élucide les points douteux. C'est là ce que l'on attendait et ce que nul mieux que M. Schwob ne pouvait faire.

0

Teodor de WYZEWA, Le Roman contemporain à l'étranger, 3º série des Écrivains étrangers (Perrin). — Rudyard KIPLING, La Lumière qui s'éteint, traduction de M^{me} Ch. Laurent (Ollendorff). — WELLS, La Guerre des Mondes, traduction Henry D. Davray (Mercure de France).

Si le troisième volume de critique de M. de Wyzewa paraît moins intéressant que les deux autres, la faute en est aux auteurs dont il parle. Ne s'occupant ici que du roman, il trouve en Angleterre Wells et Kipling, amis vieux de deux ans déjà ; en Hollande, Couperus ; en Danemark, Nansen ; — en Allemagne, il ne peut trouver plus qu'il n'y a. L'Allemagne n'est pas romancière. Tout le talent de M. de Wyzewa n'en saurait donner plus à MM. Th. Fontane, C. F. Meyer, P. Rosegger ; ils nous ennuieront malgré lui. De ces romans fastidieux, déjà l'analyse est lassante ; quand, après cette analyse, M. de Wyzewa s'écrie : — Que ceci vous prouve, Messieurs, que les litté-

ratures sont inexportables; nous ne pouvons pas plus comprendre MM. Fontane et Cie que les Allemands ne peuvent comprendre nos auteurs; — M. de Wyzewa nous fait tort, fait tort aux Allemands, se fait tort à lui-même. Un des meilleurs admirateurs de Molière fut Gœthe; M. de Wyzewa ne cite-t-il pas lui-même, à la fin de son volume, l'admirable jugement de Dostoïevsky sur Balzac? J'ai la prétention d'aimer Gœthe aussi bien qu'un enfant de Weimar, et Shakespeare mieux que plusieurs paysans de Stratfort.

Certes, chaque œuvre garde la saveur de sa terre, et l'odeur du moujik n'est pas l'odeur du paysan normand; je sens bien, quand je lis les Karamasof, que ce ne fut pas écrit ni vécu en Touraine, mais, de savoir qu'elles ne peuvent mûrir à Paris, n'empêche pas d'aimer les dattes. Si MM. Meyer et Rosegger nous paraissent médiocres, c'est tout simplement qu'ils le sont; si nous les trouvons tels c'est que nous ne les comprenons que trop bien, au contraire... Mais, dit M. de Wyzewa, ils ont là-bas quantité de lecteurs, — tant pis ! les nombreux spectateurs d'ici ne rendent pas M. Rostand meilleur.

Le mauvais goût allemand peut différer du mauvais goût français; le génie allemand n'être pas le génie français, mais il m'est impossible de ne pas croire que toute œuvre puissamment belle repose sur un fond commun à tous les hommes, et que seul ce qu'elle peut avoir d'"universel" dans l'espace lui permettra d'être "éternelle" dans le temps.

Nous ne pouvons connaître d'avance les limites du génie d'une race ; chaque nouveau venu les recule. Si M. Rosny écrivait en anglais ses livres, nul doute que M. de Wyzewa ne les déclarât peu français, et ne nous interdît d'y rien comprendre. D'être né à Paris, ne vaudrait rien de plus à M. Rosegger.

Ces études sur les romanciers allemands n'occupent que le premier quart du volume ; les pages sur MM. Humphrey Ward, Beecher Stowe, sur MM. Couperus, Nansen, sur Tolstoï, Dostoïevsky, sont attachantes. M. de Wyzewa sait être intéressant ; son intelligence vive et sagace s'accompagne aisément de la nôtre. De Gogol, d'Emily Brontë, il traça des portraits excellents ; d'autres portraits ne sont pas ressemblants, mais restent si vivants quand même! à ce point qu'on leur sait gré parfois de ne pas faire, avec la réalité, double emploi ; on goûte ainsi double plaisir.

Bien qu'il prétende que nous ne les pouvons comprendre ni aimer, M. de Wyzewa est un de ceux qui nous auront le plus aidé à comprendre et aimer les littératures étrangères ; avant de parler d'aucun roman anglais, je veux lui exprimer ma véritable reconnaissance.

MM. Wells et Kipling, jeunes encore, ont hérité la vogue de Stevenson. Je pense que pour ces plus rudes voix, les oreilles se sont faites moins tendres. Combien délicate et lointaine va paraître déjà l'aristocratique figure du conteur des Nouvelles Nuits arabes ! Cette génération nouvelle apporte une façon de voir la vie, ou plutôt de la vivre, extraordinairement différente quelque chose d'affirmatif, de forcené, qui se retrouve dans l'œuvre de ces deux nouveaux romanciers.

Je ne veux point juger Kipling d'après La Lumière qui s'éteint ; ce n'est point, je pense, un de ses meilleurs livres, et j'aurais quelque gêne à prouver trop facilement, par les défauts trop apparents de celui-ci, combien je crois que la réputation de cet auteur est surfaite. Certains contes du *Livre de la Jungle* (en particulier : Toomai des Éléphants, le Phoque blanc) n'en restent pas moins des chefs-d'œuvre ; mais l'admirable intelligence de Stevenson ne s'y était pas trompée ; M. Davray donne dans le Mercure du mois dernier ce passage de sa correspondance : "Kipling est de beaucoup le jeune homme qui promet le plus depuis que... hm ! hm ! depuis que j'ai paru. Il me déconcerte par sa précocité et ses dons variés, mais il m'alarme par sa surabondance et sa hâte... Je regarde, j'admire, je me réjouis, mais, pour l'espèce d'ambition que nous avons tous pour notre langue et notre littérature, je me sens blessé." Et ailleurs, cette presque intraduisible phrase : "Kipling is too clever to live." -- Kipling mérite une sérieuse étude. J'y reviendrai.

M. Wells est tombé dans notre littérature européenne à la façon dont les Marsiens de son livre tombèrent sur notre pauvre globe. On a pu faire de lointains rapprochements, parler de Jules Verne, de Villiers ; on aurait pu parler aussi de Swift. Pourquoi ? A vrai dire, M. Wells ne rappelle rien, — que cette phrase de Mme du Deffand à Horace Walpole : "Vous autres Anglais, vous ne vous soumettez à aucune règle, à aucune méthode ; vous laissez croître le génie sans le contraindre à prendre telle ou telle forme ; vous auriez tout l'esprit que vous avez si personne n'en avait eu avant vous." De sorte que, en le lisant, parfois on se demande : est-ce que c'est "de la littérature" ?...

Faut-il risquer par une brève analyse de déflorer un récit presque de tous points excellent ? Non ; ceux qui

n'ont pas lu le livre le liront ; je n'intéresserais pas les autres.

Ce livre prend par la tête et les sens ; on est pour lui sans résistance ; Wells fait de vous ce qu'il lui plaît. Son imagination, abstraite s'il en fut, se projette aussitôt sous une apparence concrète, sans effort, naturellement. Les sensations font corps avec le récit ; aucune n'en est détachable ; on se fait de l'événement qu'il raconte une représentation continue. Ce n'est plus, à la manière d'Edgar Poe, l'analyse de l'état du patient ; mais une objectivité si précise qu'elle s'oppose et vraiment semble empiéter sur nous.

Dès que j'ai su que le premier obus des Marsiens était tombé sur notre terre, j'ai senti que j'y occupais moins de place ; et si j'ai suivi si passionnément les Terriens dans leur lutte chétive et mesquine, c'est bien qu'ils défendaient ma place au soleil. L'histoire de l'obstruction marsienne est une des plus plaisantes inventions que je connaisse...

Tandis que la figure du héros principal, de celui qui raconte l'histoire, est volontairement effacée, comme il sied dans un tel roman d'aventures (de sorte que les événements demeurent plus intéressants que les réactions qu'ils provoquent), deux figures, celle du vicaire, celle de l'artilleur, les deux seules d'ailleurs qui soient au premier plan et se détachent de la foule anonyme, sont remarquables. Il y a (p. 277) certain discours de l'artilleur, que je voudrais citer; mais, en le relisant, je m'aperçois qu'on ne peut pas le détacher du livre. Il est si simple de lire le livre tout entier. Loué soit M. Davray qui nous en a donné une traduction excellente.

С

Édouard DUCOTÉ, Merveilles et Moralités (Mercure de France).

Il y a quelque tristesse à penser qu'en ce temps de réclame éhontée, de faux lyrisme tapageur, les qualités de discrétion, de style pur et de probité nuisent. Les gesticulations d'alentour empêchent au premier abord de remarquer celui qui ne fait pas plus de gestes qu'il n'est nécessaire, dont la phrase ne paraît pas vouloir dire plus qu'elle ne peut dire, à ce point que son éloquance tend à n'être qu'une élocution parfaite; on n'entend plus celui qui parle, tant on entend trop ceux qui crient.

M. Ducoté ne crie pas. Il n'est pas de ceux qui violentent, mais de ceux que l'on écoute bientôt, précisément parce qu'il est de ceux que l'on n'entend pas malgré

soi. Il attend le consentement charmé du lecteur, ne l'extorque par aucune parade ; il l'obtient avec lenteur, mais le retient sans flatterie. J'ai parlé de discrétion tout à l'heure... les qualités de ce livre sont si aristocratiquement discrètes qu'on ne les aperçoit pas tout d'abord ; il faut avoir l'esprit déjà très éduqué pour les sentir. Ce sont qualités de décence. Was ziemt, disait Goethe, dans le Tasse. Quod decet ; ce qui convient. C'est l'appropriation, parfaite au point d'être dissimulée, du mot à l'émotion, de l'émotion à l'idée, de l'idée partielle à l'idée centrale du livre, qui fit de la littérature latine et de la nôtre cette école de convenances admirable, à ce point que, d'abord, les plus belles pages des littératures contemporaines étrangères peuvent nous paraître inartistiques et désordonnées. Dans ce livre des Merveilles et Moralités, une lumière égale circule ; aucun sursaut d'accent, aucune obscurité ne profite à aucun éclair ; aucune discordance ne ménage à aucune harmonie une suavité plus savante. Non, la lumière harmonieuse suit fidèlement les contours ; le didactisme de la pensée s'accompagne de grâce, l'ironie de tendresse ; une certaine élégance classique assouplit chaque excès et tempère, à la façon de celle du Fénelon de Télémaque et des Fables. Aussi bien sont-ce là des fables aussi ("la gentillesse des fables réveille l'esprit", disait Descartes), des apologues sans morale - ou, du moins, dont la morale n'est point une conclusion profitable - mais se mêle au récit, le suscite, de sorte que le conte entier n'est que l'exagération, l'explication d'un geste plus ou moins sage, la proposition d'une attitude à prendre ou à laisser dans la vie.

Vers la fin du volume, l'éthique de Nietzsche entre en jeu; il est intéressant de suivre, au cours du livre, à partir du premier conte, le lent acheminement vers ce-la.

0

Camille MAUCLAIR, L'Art en silence (Ollendorff).

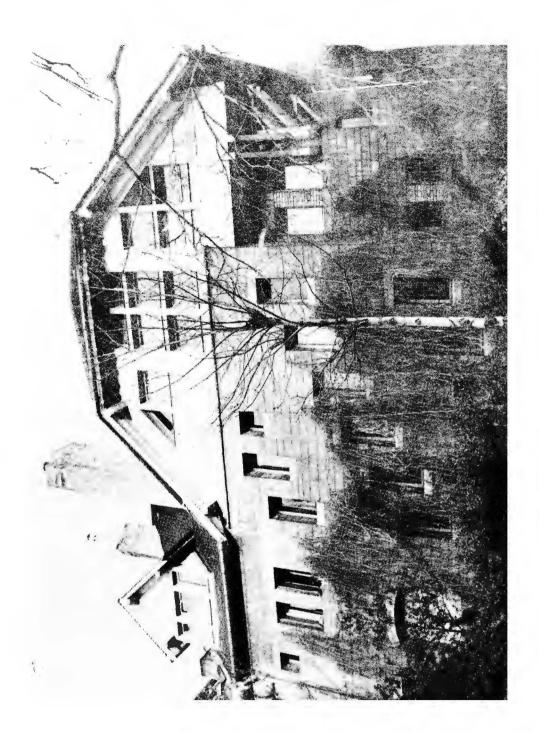
M. Mauclair nous donne enfin ce livre promis et attendu depuis longtemps. J'ai la joie de pouvoir dire enfin sans restrictions le bien que je pense de sa fine, forte et scrupuleuse intelligence, et j'en suis d'autant plus heureux que ses derniers romans m'avaient moins permis de le faire. Mais les qualités mêmes de cet esprit, qui parfois, là, le desservaient, ici concourent toutes; et si elles ne suffisaient pas, ou plutôt si elles nuisaient souvent à M. Mauclair romancier, nous leur devons aujourd'hui un Camille Mauclair essayiste hors pair.

Idéologue, idéophile voudrais-je écrire, M. Mauclair depuis longtemps s'intéresse aux œuvres des hommes, à leur valeur représentative, plus qu'aux hommes eux-mêmes; une très sincère fatigue de leurs agitations, facilitant un mépris naturel pour tous les hommes qui s'agitent, a fait M. Mauclair se réfugier loin d'eux, chercher dans la retraite obstinée le calme pour sa propre pensée et le recul qu'il faut à cette pensée pour agir. Un incessant travail a depuis trois années alimenté bien des revues de ses articles. Ce sont eux, — quelques-uns d'entre eux, — qu'il réunit pour nous ici.

"L'Art en Silence, loin des discussions quotidiennes et des intérêts momentanés... dans les régions vraiment intellectuelles où il n'est aucun besoin de faire du bruit pour être entendu" - dit l'auteur. De là ce livre non bruyant, mais sonore ; et peut-être n'aura-t-il, trop sérieux, pas grand succès de librairie, mais dans six ans, vingt ans d'ici, lorsqu'on voudra savoir ce que, de la littérature d'hier, de Poe, de Baudelaire, de Flaubert, de Mallarmé, etc., pensait la littérature d'aujourd'hui, c'est là qu'on le devra venir apprendre. Je ne dis pas que ce livre représente la pensée de tous les littérateurs d'aujourd'hui, mais celle que les intelligents parmi ceux-ci devraient avoir, ou plutôt, pour éviter toute apparence de mot d'ordre, je dirai que les opinions de ce livre, étant pour la plupart les plus sagaces, les plus exemptes de passion, les mieux renseignées, et les plus naturelles, sont celles qui mériteront le mieux de servir pour une future histoire de notre littérature. -Je songe surtout, en écrivant ceci, à l'"Histoire du symbolisme en France"; cette étude, la meilleure et la plus importante du recueil, est aussi de beaucoup l'étude la meilleure, la plus sage et la plus tranquille que l'on ait faite sur ce sujet difficile et scabreux.

Remarquable aussi, l'histoire du "Sentimentalisme littéraire". Remarquables, les études sur Edgar Poe, sur Mallarmé, sur Paul Adam ; excellentes, les pages sur Gustave Moreau et Puvis de Chavannes ; excellentes, bien des pages encore. De courts "fragments" complètent le livre. - On eût pu lui souhaiter plus d'ampleur et plus d'unité. Si bons que soient les éléments du livre, ils ne viennent pas à former un tout harmonieux et complet ; il en eût fallu plus ; cela n'est pas assez nombreux. - Le reproche, certes, ne retombe pas sur M. Mauclair ; au contraire, je sais qu'il voulait réunir à celles-là d'autres études, en former non pas un volume, mais deux ; et nous y eussions tous gagné... excepté l'éditeur, paraîtil. Souhaitons que le "public" démente la triste réputation qu'on lui fait de ne s'intéresser plus qu'aux fadaises.

Je voudrais ne pas tenir compte de la préface de ce livre : c'est une profession de foi comme tant de jeunes gens croient devoir en faire aujourd'hui, et qui, pareillement aux autres, n'est non plus la cause que le résultat des œuvres qui précèdent ou suivent et n'a rien à voir avec l'excellence ou la médiocrité de celles-ci. Comment M. Mauclair, si renseigné pourtant des choses de l'esprit, consent-il à signer des phrases comme cellesci : "Je crois à l'acceptation de tous les devoirs par le secours de la charité et de la fierté ; je crois en l'individualisme artistique et social. Je crois que l'art, ce silencieux apostolat, cette belle pénitence..., est une obligation d'honneur qu'il faut remplir avec la plus sérieuse, la plus circonspecte probité..., etc., etc." Ce sont bien, j'en suis sûr, de telles phrases qui lui valent les plus chaudes approbations, aujourd'hui - mais dans dix ans lui vaudront le plus de sourires. Hâtonsnous d'ajouter que ces phrases, dont je me permets de sourire des aujourd'hui, par scepticisme quand l'artiste est médiocre, ou parce que cela va de soi, des qu'il est grand, et parce qu'un peu de pudeur devrait alors l'empêcher de les dire - ces phrases sont presque toutes dans la préface ou dans les dernières fâcheuses pages des "fragments" et n'entachent en rien les études du corps du livre. Celles-ci sont excellentes et c'est la l'important.



UNE DEMEURE D'ANDRÉ GIDE : UN RÊVE FAIT PIERRE

par

MARIA-CATHERINE BOUTTERIN

Quelques-uns des membres de l'AAAG, parisiens pour la plupart, ont eu le plaisir, lors de notre dernière assemblée générale (v. BAAG n° 29), de visiter la maison de la Villa Montmorency qui fut pendant vingt ans la résidence de Gide; ils avaient auparavant pu écouter une causerie, poétique et musicale, de MARIA-CATHERINE BOUTTERIN, fille de la propriétaire actuelle de la maison.

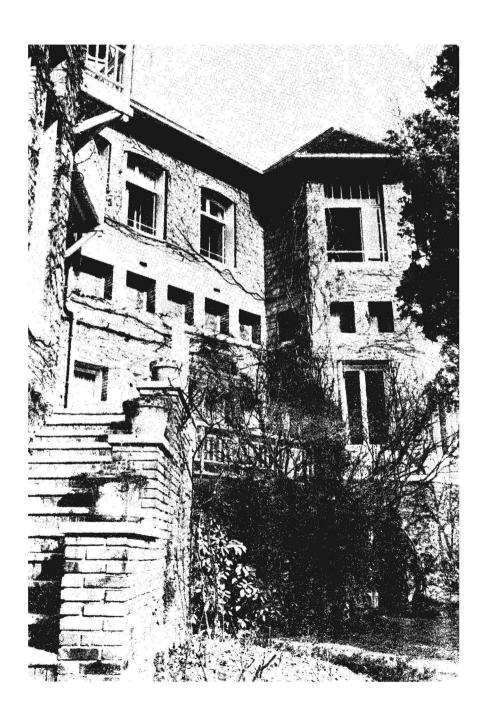
MARIA-CATHERINE BOUTTERIN, poète qui, à trente ans, a déjà vu consacrer par deux émissions de radio son premier recueil, Sève et Sang (qu'elle a mis en pages et imprimé elle-même), a aussi le privilège d'habiter, l'été, à Besançon, la maison où Colette vécut avec Willy. Signalons que, d'une évocation poétique de ces deux hauts lieux littéraires (De Gide... à Colette!) comme de Sève et Sang, deux cassettes ont été réalisées par M^{me} Monique Ruyssen.

Nos lecteurs seront reconnaissants à MARIA-CATHERINE BOUT-TERIN d'avoir bien voulu nous confier les quelques pages ci-dessous sur la Villa Montmorency, illustrées de quatre photographies de la demeure de Gide dont elle est également l'auteur.

IL ÉTAIT UNE FOIS une maison fabuleuse, que Gide a fait lui-même construire, à son image, à sa dimension... et qui a le propre d'être curieusement sans dimension! — La construction d'un rêve.

On croirait à un conte de fée. C'en est un. Un qui reste encore debout. J'allais écrire : réel et bien vivant.

Et cette Demeure, que Gide a fait édifier avec toute son ame,



reste pratiquement inconnue. Les reportages ou manuels littéraires ne la citent nulle part, ou si peu, au hasard d'une timide allusion ou d'une photo maladroite.

Jean Delay nous la présente ainsi: "C'était une étrange demeure où le romancier de Paludes avait donné libre cours à son 'goût du saugrenu'. Le robuste Martin du Gard se trouva fort dépaysé parmitant d'escaliers japonais et de petits couloirs biscornus. L'accueil de Madame Gide et le 'déjeuner de famille" avec les Drouin et quelques amis dissipèrent cette impression d'exotisme." (Introduction à la Correspondance Gide - Martin du Gard).

Et après ce déjeuner mémorable, Roger Martin du Gard décrit ainsi le maître de maison : "Gide, mal à l'aise, aimable et très intimidé, exagérant sa façon manièrée de dire certains mots précis, en tortillant la bouche de biais, et en pinçant les lèvres très fort pour les décoller ensuite avec un sourire lent, douloureux, ambigu; la tête penchée de travers, son crâre bossué, chargé de verrues, blafard, mais très beau quand même; son regard fuyant, et par moments, comme ces phares qui tournent et brusquement vous pénètrent viun jet aveuglant, plein de pensées, de divination, d'amour de la vie et des êtres. Ah! l'étrange bougre, si décevant et si attachant à la fois! Insaisissable surtout! On croit l'entrevoir, et il se dérobe; une pirouette, et une autre face à laquelle on ne saisit plus rien." (Lettre à Marcel de Coppet).

C'est en 1905 que Gide confia les travaux à "la complicité" de l'architecte Bonnier, qui finit d'ailleurs par être débordé par les exigences exubérantes de Gide...

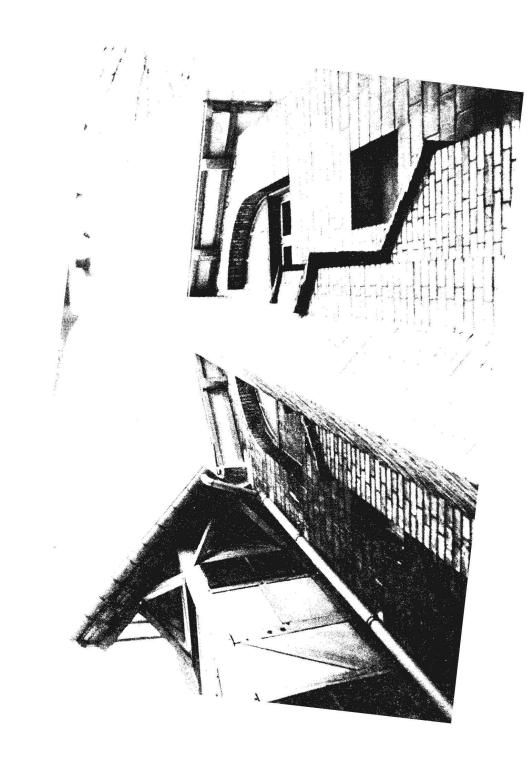
"Pluie battante. A la nage j'arrive dans ma maison d'Auteuil. Tout m'y paraît petit... Mais Auteuil sous l'averse, et les jardins qui m'avoisinent, trempés, ruisselants, fleuris, m'apparaissent plus charmants que jamais." (Journal, 1905).

Et çe n'est qu'en 1927 qu'il dut abandonner son royaume, pour aller s'installer rue Vaneau.

Si Gide n'a pas vécu plus longtemps dans cette maison, c'est pour une raison bien simple. Il y avait englouti beaucoup d'argent. Et il se vit dans l'obligation de la revendre. Les rêves coûtent souvent cher, hêlas! — Comment ne pas penser à Balzac en l'occurrence... qui habitait d'ailleurs à deux pas, rue Raynouard.

Il est donc bien dommage que ceux qui ont voulu faire revivre Gide à travers quelques témoignages n'aient pas pensé à cette Demeure : témoin vivant le plus frappant de sa vie. Gide dit lui-même dans son Journal : "J'attends de cette maison ma force de travail, mon gênie. Déjà tout mon espoir y habite." {17 mai 1905}.

De l'une des rues bruyantes et encombrées d'Auteuil, vous entrez déjà dans un petit îlot de verdure et de tranquillité où les



résidences ont tout à coup un air de campagne : c'est la Villa Montmorency, conçue tel un hameau. Et là, vous pouvez encore être réveillé par le chant des oiseaux !

Puis, quand vous pénétrez dans l'antre de Gide, le temps vous échappe, brutalement. Dès l'entrée vous êtes saisi : un hall immense vous donne presque le vertige. Quelque chose de mystérieux vous envoûte.

Il est difficile de trouver un terme qui puisse définir vraiment ce royaume de Gide. Mais est-il d'ailleurs définissable? N'est-il pas l'indéfinissable même? Il me vient tout à coup une image: UN RÊVE FAIT PIERRE. Oui, c'est cela. Un rêve qu'il a taillé dans la pierre. Un peu comme un sculpteur. Et, chose fabuleuse, il l'a conçu pour y vivre. Pour y vivre son rêve. Dans son propre rêve.

Entre ces murs, dans les moindres recoins, on ressent effectivement toute l'âme de Gide. Une âme angoissée, tourmentée, torturée, et assoiffée d'évasion. Une foule de détails dans la construction sont autant de secrets symboles de son rêve gigantesque.

Cocteau lui-même la jugea ainsi : "Maison symbolique, où les fenêtres ne regardent pas en face. A l'intérieur, des couloirs, des escaliers s'entrecroisent, se contredisent."

Il y a en effet une multitude de portes, fenêtres et escaliers. Un vrai labyrinthe. Les pièces sont, ou très petites, voire minuscules, ou bien très vastes ; et aucune n'est rectangulaire ou carrée. Les murs à angles droits sont rares... Et, phénomène plus étonnant encore, il n'en existe pas une (y compris cuisine et salle de bain) qui n'ait deux issues... Enfin, les pièces où Gide travaillait étaient très sombres, et pour ainsi dire fermées au monde extérieur.

Roger Martin du Gard l'avait remarqué: "Malgré plusieurs cabinets de travail, Gide ne peut travailler que dans un angle de couloir, sur une tablette, contre un radiateur. Et sa présence, là, condamne la maison entière à la mort." (Lettre à Marcel de Coppet, janvier 1914). — Mais l'austérité des hivers de guerre en est sans doute aussi la cause...

Le studio, très haut de plafond, avec une charpente apparente, et deux poutres comme piliers, est éclairé par toute une lignée de lucarnes sur la partie haute du mur, un peu comme dans un temple, et par deux baies en quart de lune au dessus d'une grande cheminée de grès encadrée de chêne.

De ce studio, où Gide avait installé sa Bibliothèque, il faut monter quatre marches pour accéder à son pupitre ; et c'est de là qu'il lisait ses manuscrits à ses amis.

Nous trouvons d'ailleurs dans son Journal: "Réunion à Auteuil. Après maintes réticences, je me lance dans la lecture de La Porte étroite. Lecture fort imparfaite d'abord, car les deux premiers chapitres sont encore pâteusement informes par endroits. Lecture somme toute assez morne. Ce qui me donne tant de mal à l'écrire, ce livre,

c'est aussi ce qui leur donne assez de mal à l'écouter. Il reste en anachronisme avec ce que nous pensons, sentons et voulons, aujour-d'hui. N'importe. Je ne puis ne pas l'écrire. Et de cette épreuve un peu meurtrissante, je sors après tout moins déprimé qu'affermi." (19 novembre 1907).

Et, en mai 1919, Roger Martin du Gard assista, au pied de ce pupitre, à la lecture de La Symphonie pastorale.

Perrière ce fameux pupitre, se cache son "oratoire": la pièce la plus petite, la plus sombre et la plus insolite. Son fauteuil, d'un style assez monacal, est encastré dans le mur: une vraie niche! en face d'une petite cheminée en carreaux de grès flammé d'un vert doux et dégradé (que l'on retrouve d'ailleurs autour de toutes les cheminées, ainsi que dans les salles de bain), et cette petite cheminée est surplombée d'un miroir entouré sobrement d'un cadre de chêne. Son bureau est de même encastré dans le mur, éclairé par deux lucarnes — en coupe-vent, telle une proue de bateau — et qui donnent sur un mir mitoyen!...

Toute la Maison est d'ailleurs un défi au monde extéricur. C'est une véritable tour d'ivoire. Un château de fée. Pour un conte des Mille et Une Nuits.

Pans le grand salon, on est intrigué par une immense fresque qui entoure une cheminée. Elle fut exécutée par le peintre René Piot, disciple de Velacroix, renommé à l'époque. Elle ne représente que des fermes de couleur, nues et couronnées de fleurs, dansant par groupes, au milieu d'une nuée de papillons... — Sujet assez inattendu dans la demeure de Gide, il faut bien l'avouer! — Mais n'est-ce pas, au fond, la recherche d'un paradis perdu... ou l'extrapolation d'un rêve de La Porte étroite ?!...

De l'allée des Sycomores, la maison offre déjà un aspect cocasse, avec les nombreuses petites fenêtres à vitraux qui montent — en biais! — sur la façade. On a même la sensation de se trouver devant une sorte de forteresse. Mais bien que déjà prévenu par cet aspect étrange — et imposant — on est encore à mille lieues de s'attendre à ce que l'on découvre à l'intérieur. Déconcerté, on saute d'un bond dans un autre monde. Un monde absolument fantastique.

Beaucoup sont tentés de dire : C'est une maison de fou!

Cette Demeure fut en effet une folie : l'incarnation de ce rêve fou que fut la vie de Gide.

Sans doute aurait-il aimé y vivre jusqu'à la fin de ses jours. Mais, cruelle ironie du destin, ses "moyens" l'en ont empêché. Comme si le monde se vengeait qu'on veuille lui échapper...

Ce fut certainement un de ses plus grands regrets. Cette Demeure dut même le hanter souvent. Car, de longues années après en être parti, il revint un jour demander à mes parents de la revoir. Gide se présenta, silhouette effacée, presque une ombre craintive... Sans doute est-il revenu d'autres fois, en inconnu. Il me semble le voir passer et repasser allée des Sycomores. Peut-être s'est-il assis sur ce petit muret, en face de la maison, pour la contempler, et se ressouvenir...

"Alors un grand frisson m'a pris, et j'ai pleuré la fuite insaisissable du rêve..."

Ces paroles, écrites dans le Cahier noir d'André Walter, peutêtre lui sont-elles revenues maintes fois aux lèvres, débordant de son cœur.

A propos de ce petit muret, il y a une anecdote, dont mes plus vieux voisins se souviennent encore. Nous savons que Gide était très musicien. Ses Notes sur Chopin nous le rappellent:

"Entre mes rosiers et le piano, je n'ai presque plus le temps de travailler. Etude quotidienne du piano, jusqu'à n'en plus pouvoir; 6 à 7 heures par jour. Oui, je sais qu'après quelques keures d'étude, j'arrive encore à jouer de manière à me satisfaire, et même à être charmé comme rarement je le suis au concert. Et si encore je prenais ma joie à lire de la musique nouvelle... Mais non, mener à perfection fugitive un morceau de Chopin, c'est à cela que j'emploie tout le temps que je passe au piano."

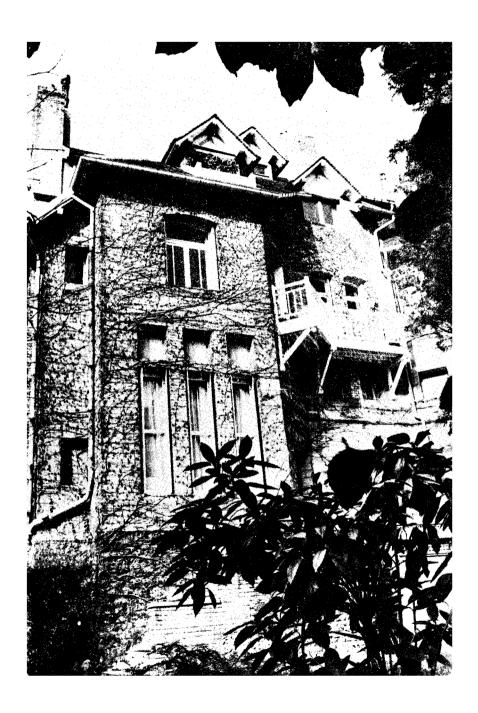
Et quand Gide se mettait au piano, ses voisins venaient s'asseoir, là, sur ce petit muret, pour l'écouter... absolument envoûtés par la délicatesse et la virtuosité avec lesquelles il interprétait Chopin.

Rares sont ceux qui l'ont aussi bien compris:

"Chopin est d'autant plus méconnu que ses exécutants travaillent plus à le faire connaître. On peut interpréter plus ou moins bien Bach, Scarlatti, Beethoven, Schumann, Lizst ou Fauré. On ne fausse point leur signification en gauchissant leur allure. Il n'y a que Chopin qu'on trahisse; qu'on puisse profondément, intimement, totalement dénaturer. L'exécutant qui, enfin pour la première fois, oserait — car il y faut un certain courage — jouer la musique de Chopin sur le tempo qui lui convient, c'est-à-dire beaucoup plus lentement que l'on a coutume, le ferait pour la première fois vraiment comprendre, et d'une manière susceptible de plonger son public dans une extase émue, celle que Chopin mérite d'obtenir."

Je crois enfin que cette Demeure fut une recherche de lui-même. Et une partie intégrante de son œuvre. Peut-être y a-t-il conçu cette pensée :

"Le véritable artiste reste toujours à demi inconscient de luimême lorsqu'il produit. Il ne sait au juste qui il est. Il n'arrive



d se connaître qu'd travers son œuvre, que par son œuvre, qu'après son œuvre..."

Avant de mourir, Gide prononça ces paroles : "C'est toujours la lutte entre ce qui est raisonnable et ce qui ne l'est pas..."

Cet ultime message, qui pourrait être son épitaphe, ce fut aussi cette Demeure, symbole de sa vie.

M.-C. B.

PHOTOGRAPHIES

PAGE 18	La façade sur l'allèe des Sycomores
PAGE 20	La façade sur le jardin
PAGE 22	Arrière du studio et pignon en coupe-vent de l'"oratoire" de Gide
PAGE 26	Balcon de la chambre de Madeleine Gide

ISEZ VIT

EN MÉMOIRE D'HENRI BOSCO (1888-1976)

Henri Bosco est mort à Nice le 4 mai dernier ; né en Avignon le 16 novembre 1688, il était dans sa quatre-vingt-huitième arnée. Le BAAG tient à saluer la mémoire de ce grand écrivain, que les honneurs n'avaient pas ignoré (Prix Renaudot en 1945, Grand Prix National des Lettres en 1953, Grand Prix de Littérature de l'Académie française en 1968) mais que le public n'a sans doute pas encore mis à sa vraie place — celle que lui dessinait avec bonheur, dès 1951, le gendre d'André Gide, notre ami Jean Lambert, dans son beau livre Un Voyageur des deux mondes (Gallimard éd., coll. "Les Essais").

On relira, dans l'Hommage à André Gide de La N.R.F. ("Trois rencontres", pp. 271-80), les dix pages où Henri Bosco évoquait ce que l'œuvre et la figure de Gide avaient été pour lui, et racontait leurs rencontres à Rabat, en 1943, grâce à Jean Denoël...

Et nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant ici un texte peu connu de Gide, paru dans Terre des Hommes (l'hebdomadaire animé par Pierre Herbart) n° 12, du 15 décembre 1945, et qui n'a jamais été réimprimé depuis.

> HENRI BOSCO par ANDRÉ GIDE

Autant l'avouer aussitôt : je n'ai pas encore lu Le Mas Théotime. La revue L'Arche le débitait en tranches. Crainte de rester sur ma faim à chaque livraison, j'attendais que Le Mas parût en volume. J'emporte le livre dans l'avion qui m'emmène en Égypte, où je le dégusterai

mieux et plus à loisir que je n'aurais pu faire à Paris. Aussi bien n'est-ce pas de ce dernier roman de Bosco que je veux parler, mais d'un précédent, de L'Ane Culotte, qui fit mes délices, il y a deux ans, à Rabat.

Ce livre exquis, étrange et comme miraculeux n'est encore connu que de quelques-uns. Il méritait, certes, fortune égale à celle du *Grand Meaulnes*, et l'eût aussitôt connue sans doute, à "lançage" égal ; car il s'adresse aux mêmes lecteurs et me paraît ne le céder en rien au beau livre d'Alain-Fournier, si tant est qu'il ne lui soit pas supérieur. Plus surprenant encore, et d'un charme plus continu.

Henri Bosco l'écrivit alors qu'il était professeur de sixième. Vers la fin de l'année scolaire, en ce temps proche des vacances où, les études à peu près achevées, la discipline se relache, il en raconta le projet à ses jeunes élèves, et s'amusa de leurs réactions. Ces enfants furent à ce point séduits par le début du récit qu'une émulation les incita à en imaginer mainte suite. De sorte que c'est avec leur collaboration, se plaît à dire Bosco, que le livre enfin fut composé. Et c'est sans doute à cela qu'il doit son extraordinaire et comme enfantine fraîcheur. Mais seul Bosco pouvait l'écrire, lui qui jusqu'à trente ans n'avait guère écrit que des vers. Rien de plus aérien, de plus ailé que sa prose ; elle invite au rêve et ne précise que pour suggérer. La phrase, à la manière d'une fronde, lance la pensée et l'imagination du lecteur loin au delà du réel qu'il décrit, et son récit foisonne et s'élargit en nous longtemps après qu'il a fini de nous instruire, corde qui vibre encore après que l'archet l'a quittée.

Chaque génération, à son tour, mieux renseignée peutêtre que la précédente, commet pourtant cette même erreur de croire qu'elle ne laisse inaperçu rien d'important. Dans mon Journal, je relevais (en 1905) cette naïve et suffisante phrase d'un article de Gaston Deschamps, le critique "autorisé" du Temps auquel succéda Paul Souday : "Je ne crois pas qu'il puisse y avoir par ma faute, dans la république des lettres, un Balzac inconnu, un Daudet méconnu, un Ferdinand Fabre inédit, ou une George Sand oubliée..." J'ajoutais : "Et il n'a jamais parlé de Paul Valéry, ni de Claudel, ni de Suarès, ni de Jammes..., ni de moi." Il n'en parla pas davantage ensuite. La critique est-elle aujourd'hui mieux avertie? Renseigne-t-elle plus pertinemment les lecteurs? Je me permets d'en douter lorsque je vois un chef-d'œuvre comme L'Ane Culotte depuis 1938 s'attarder dans l'ombre, en dépit de l'excellent article que lui consacrait aussitôt Bellessort.

Mais Le Mas Théotime vient du moins d'obtenir le prix Renaudot. Félicitons les membres du jury.

Vient de paraître

PUBLICATIONS DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES (UNIVERSITÉ LYON II)

LA N.R.F. DE GASTON GALLIMARD 1925-1934

HISTOIRE DE LA REVUE — DOCUMENT — LISTE CHRONO-LOGIQUE DES SOMMAIRES — INDEX ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS ET DE LEURS CONTRIBUTIONS — INDEX DE LA RUBRIQUE DES REVUES

La N.R.F. de juillet 1925 à décembre 1934 : 114 numéros, 17488 pages

Commandes à adresser, accompagnées de leur réglement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de l'AAAG, au Secrétariat. Les acheteurs des trois premiers volumes parus de la collection (v. page 83 de ce Bulletin) peuvent souscrire aux suivants, qui leur seront envoyés dès parution et facturés avec une remise de 20 %.

LE DOSSIER DE PRESSE DES "FAUX-MONNAYEURS"

(SUITE)

HENRI MARTINEAU

(Le Divan, n° 118, avril 1926, p. 189)

(Petite note dans les "chroniques" de la revue, signée des initiales du directeur du Divan, le grand stendhalien Henri Martineau.)

Gide veut appeler ce livre son premier roman. Autant que la plupart de ses œuvres précédentes, il échappe à toute classification. Un esprit délié et toujours en éveil nous conduit avec une rare dextérité dans le dédale de dix récits tantôt parallèles et tantôt enchevêtrés. De grands exposés théoriques à chaque pas nous retiennent. Les plus fines réflexions sur l'art du roman sollicitent notre curiosité. Mais sur ce point comme sur bien d'autres — signalons au hasard la psychologie des vieillards ou les méthodes d'éducation propres aux enfants nerveux - nous n'entendons que les plus exceptionnels propos, la fleur la moins ordinaire de chaque sujet. Le meilleur évidemment, c'est la peinture - il faudrait presque dire la charge, acerbe, où s'entend un rire grinçant et parfois tremble une larme de pitié -, la peinture de certains milieux protestants, comme cette incroyable galerie que représente à nos yeux la famille Azaïs et sa pension, que vient désoler un atroce suicide d'enfant. Épisode qui n'a pu être créé que par une imagination démoniaque. Nous n'insistons pas sur le penchant homosexuel de M. Gide : son vice se donne enfin hardiment carrière. Nous lui devons quelques scènes plus bouffonnes encore que révoltan-Tel quel ce gros livre se lit sans ennui : il est l'œuvre d'une scuple intelligence fatiguée, d'un talent fourvoyé, d'un cœur malade. Il nous apprend beaucoup.

KLAUS MANN

(Neue Freie Press, 10 février 1929)

(Ce "Literaturblatt" est vraisemblablement le premier article qu'ait consacré à Gide le fils de Thomas Mann, qui devait publier en 1943, à New York et en anglais, son livre André Gide and the Crisis of Modern Thought. Signalons que dans le recueil composé par Martin Gregor-Dellin, Prüfungen (Munich: Nymphenburger Verlagshandlung, 1968, 381 pp.), on peut lire, pp. 102-36, quatre articles de Klaus Mann sur Gide: "André Gides Tagebücher", "Der Streit um André Gide". "André Gides Journal 1889-1939" et "Dank an André Gide".)

DER IDEENROMAN.

DIE FALSCHMÜNZER. Roman von André Gide. Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart und Berlin.

Die folgenden Ausführungen eines Wortführers der jungen Generation über André Gide, den groszen psychologischen Romancier, werden besonderem Interesse begegnen.

André Gide stellt die Behauptung auf : "Von allen literarischen Gattungen bietet der Roman die freieste, am wenigsten durch die Regeln eingeengte Form." Er hat seine These mit den "Falschmünzern" bewiesen.

Der Handlungsroman ist durch das Kind überflüssig geworden. Ein sensationeller Kriminalfall ist viel amüsanter auf der Leinwand als im Buche darzustellen. Die Sendung des Romans ist nicht mehr, aufregende Geschichten zu erzählen, oder solche, die lustig sind. Es gibt, scheint mir, für den Erzähler von heute zwei Möglichkeiten : sachlichste soziale Reportage mit ethisch erzieherischer Endabsicht, herkommend von Zola (Fall der Amerikaner und modernen Russen) — oder, was André Gide den "Ideenroman" nennt.

Ich halte Gide seit meiner ersten Begegnung mit seinem Werk für den reichsten und faszinierendsten Geist der europäischen Literatur unseres Jahrhunderts. Die beiden charakteristischesten Merkmale seiner Persönlichkeit sind : die Unendlichkeit der Seele und die unerbittliche, bekenntnissüchtige Ehrlichkeit gegen sich selbst.

Gesinnungstarke verachten solche, die sich nicht festgelegt haben. Aber der Unterschied ist grosz, zwischen einem lauen Unentschiedenbleiben gegenüber den Problemen und der glühenden Unersättlichkeit, mit der sich Gide den Problemen nähert. "Von nichts läszt er sich fesseln, aber nichts ist fesselnder als sein Auswiechen...", das ist eine der Formeln, auf die er sein

Wesen zu bringen versucht. Oder, noch präziser und tiefer: "Er nimmt die Form dessen an, was er liebt. Und um ihn zu verstehen, musz man ihn lieben." Hier sehe ich das Geheimnis seines Nichtalterns. Dieser, den Jahren nach nicht mehr junge, bleibt innerlich elastisch, wie kein Zwanzigjähriger. Leidenschaftlich reagiert sein Geist, er verwandelt sich proteushaft. "Nichts kann von mir verschiedener sein, als ich selbst..." Die Ueberraschungen, die er uns bereitet, verblüssen ihn, wie sie uns entzücken.

Er ist der immer Aufbruchbereite. "Welch schönes Wort: Abenteuer! Zukunft! Was auf mich zukemmt!" Er ist leidenschaftlich in jeder neuen Verwandlung. "Nie", sagt er, "fühle ich mich intensiver leben, als wenn ich mir selbst entschlüpfe, um irgend jemand zu werden."

Geistige Unrast kann zur Zersplitterung führen, das ist die Gefahr unserer Dogmenfeindschaft. Unruhe verliert sich ins Grenzenlose, wenn sie sich nicht, auf jeder Station wieder, "durch Liebe bindet" (um eine Formel Stephan Georges zu gebrauchen). Gides Seine ist von solch liebender Unrast; schillernd, doch streng; schweifend, doch an ihre geheimen und eigenen Gesetze gebunden.

Den wir um seiner Grenzenlosigkeit willen lieben verehren wir um seiner unerbittlichen Ehrlichkeit willen. Seine protestantisch harte Autobiographie "Sí le grain ne meurt" gab uns den erschütterndsten Beweis dieses Bekenntnisdranges. Er verheimlicht uns auch in den "Falschmünzern" nichts. Die Blicke, die er uns in seine Werkstatt tun läszt, sind nicht von koketter und trickhafter Art, wie wir es etwa bei älteren Erzählern finden. Hier wird mit offenen Karten gespielt. Wir erleben die Sorgen mit, die sich der Autor um seine Figuren macht : Wie wird sich dieser entwickeln, wie jener? Er teilt uns noch, was ihn am tiefsten quält, mit : die Zweifel an der eigenen "Ein guter Roman schreibt sich viel naiver als Leistung. solche Manier", sagt sich Edouard, André Gides auf Doppelgänger, über den Falschmünzerroman, den er plant, und der wiederum ein Doppelgänger des wirklichen Falschmünzerromans ist Um Form und Wirkungsmöglichkeit seines Werkes sorgt Edouard sich sehr (denn es ist ja neu, was er plant). Dieses Ineinanderverschachteln der beiden Romane — dessen, der existiert, und dessen, schrieben werden soll - ist also nicht romantische Spielerei, sondern Vorwand, um die Bedenken und Erwägungen des Autors anzubringen - Vorwand also zur Beichte. Nun erfahren wir, was Absicht und Ziel der neuen Kunstform ist : "Was ich machen möchte, verstehen Sie, wäre so etwas wie die Kunst der Fuge! Ich sehe nicht ein, warum, was in der Musik Möglich gewesen ist, in der

Literatur nicht auch möglich sein sollte."

Er beweist uns, dasz es möglich ist. Wir haben in den "Falschmünzern" den fugenhaften Ideenroman — und wir merken, dasz es die Kunstform ist, auf die wir mit so groszer Ungeduld gewartet haben (ohne damit der pädagogischen Wichtigkeit des sozial-ethischen Reportageromans naheireten zu wollen).

Sich in das komplizierte und anmutig strenge Gewebe dieser geistigen und menschlichen Beziehungen und Verwicklungen zu vertiefen, bedeutet erregendste Unterhaltung. Wie musikalisch alles ineinandergreift! Leidenschaften und Philosophien, erotische Anziehungen, Feindschaften, vielfältige Schicksale fügen sich sinnvoll zur Figur. In einer strenggeführten Diskussion lösen die Meinungen und Weltanschauungen der einzelnen einander ab. Die Tragödien ganzer Familien werden dargestellt (die Abenteuer der Söhne, das Martyrium der Mütter) — und mit den Tragödien wieder anderer Familien verquickt.

Auf die es ankommt, sind die jungen Menschen. Der Roman ist um zwei Knaben herum geschrieben : Olivier und Bernard. Sie sind das Zentrum, um das herum die Kreise all der anderen Schicksale sich bewegen. Olivier ist der Weichere, um den sich zwei Männer — Edouard und Passavant — pädagogisch bemühen : Bernard der Selbständigere, der aufbricht, um das Leben allein zu erobern. Der Höhepunkt der Handlung ist ein doppelter : Wie Olivier und Edouard nach langem schweren Umweg zueinander kommen und wie Bernard mit dem Engel kämpft !

Entscheidungstunde im Leben der beiden: Olivier erfährt sie durch die Begegnung mit einem anderen Menschen, Bernard durch die Begegnung mit sich selbst. Beide befanden sich in höchster Gefahr. Olivier hatte sich an den frügerischscharmanten Passavant verloren, Bernard wuszte keinen Halt mehr, denn er hatte sich zu frei gemacht. "Ich wollte ja", versteht er nachter, "weder gesetzlos bleiben noch mein Gesetz von irgendwelcher anderen Seite empfangen." Da trifft ihn sein Engel. Er kämpft mit ihm, erst dieser Kampf macht ihn reif. Inzwischen erkennt Olivier, der Hilfsbedürftige, die Liebe Edouards.

Hineinverwoben ist das Schicksal ihrer Brüder und der Frauen, die diese Brüder lieben. Und das der Väter und Schwestern dieser liebenden Frauen und das der glänzenden Damen, mit denen die Brüder sie betrogen haben. Und dann die Abenteuer der jüngeren Brüder und ihrer Freunde. Und die Tragödie eines alten Mannes, der früher Edouards Lehrer war. Sein Pessimismus klingt vielleicht am tiefsten im Stimmengewirr. Nichts kann rührender sein als

seine unerfüllbare Musikantensehnsucht nach der "Auflösung des Akkords" (von der er weisz, dasz er sie doch im Tode erst erfahren darf). Dieser alte La Pérouse ist es, der das unergründlich traurige Wort findet: "Nun ist es desto grauenvoller, dasz die Liebe nicht das Glück, sondern das Martyrium des anderen im Gefolge haben soll. Gottes Liebe zu den Menschen ist vermutlich von ähnlicher Art."

Hineinverwoben ist die schmerzensvolle Verlassenheit von Oliviers Mutter (die sich die Söhne entgleiten fühlt und den Mann nicht mehr liebt). Das Schicksal des kleinen Boris, des alten La Pérouse Enkelsohn, den sensationslüsterne Knaben töten. Der verlogene und fromme Pastor Vedel, Vorstand des Knabenpensionats, in dem Boris stirbt und Bernard Hilfslehrer war, Vater des Mädchens, das Oliviers älterer Bruder verliesz und das nachher von Bernard, vor dessen Begegnung mit dem Engel, so leidenschaftlich geliebt wird. ("Heil dem Geist, der uns verbinden mag, denn wir leben wahrhaft in Figuren!" — sagt Zu allem Ueberflusz ist Edouard der Rainer Maria Rilke.) Halbbruder von Oliviers Mutter. Hineinverwoben ist eine tolle, kolportagehafte Verbrechergeschichte. Und die Ansichten und vorläufig extremen Lebensauffasungen vieler junger Leute. Die "Anti-Sinniten" kommen zur Welt, eine Art dadaistischer Anarchisten, die alles kurz und klein schlagen wollen und gegen die "lyrische Inflation" wettern. Und die "Vaterländischen", die von der guten, alten Zeit und den Werten einer feudalen Vergangenheit schwärmen. Von dem fingierten Falschmünzerroman heiszt es, er müszte schlieszen : "Könnte fortgesetzt werden." Der wirkliche schlieszt : "Neugierig bin ich auf die Bekanntschaft mit dem kleinen Caloub" (das ist Bernards jüngerer Bruder). Neue Weiten tuen sich auf, neue psychologische Komplicationen können sich ergeben. Das Buch schliszte mit einem grenzenlos neugierigen Blick ins Unqewisse.

Hineinverwoben sind Weisheit, Liebe und Erfahrung des Dichters, dessen Geist all diese Schicksale Ordnete.

Nichts konn geheimnisvoller sein, als seine Kenntnis der jungen Seele. Wir müssen uns von einem über Fünfzigjährigen den Typ "junger Mann" zeigen lassen, der wir selbst sind (oder sein möchten). Welche Beschämung für uns, die wir uns so selbstgefällig "jüngste Generation" nennen. Wer sich nicht in Olivier wiedererkennt, findet sich in Bernard (oder in beiden auf einmal). Das sind wir ich habe se schon nach den "Caves du Vaitican" gewuszt auch dieser Lafcadio ist unser Spiegelbild gewesen. Nur dasz die Jünglinge Gides instinktiv sicherer find, wo wir oft noch tasten. Wir wissen, dasz eine alte Moral nicht

mehr gilt, aber wir haben noch keine neue. Lafcadio, Bernard, Olivier sind sich einer neuen Sittlichkeit bewuszt, die sie zwar manchmal, im herkömmlichen Sinn, verbrecherisch werden läszt. Sie haben eine amoralische Vornehmheit, einen skrupellosen, eleganten Anstand. (Das klingt nun so renaissancehaft; aber schlieszlich hat es ja was davon.) Dasz sie auszerdem mit Engeln sprechen können, macht sie uns noch inniger verwandt. ("Wer nicht an Engel glaubt, ist von einer hoffnungslosen Begrenztheit.") Und sie haben natürlich jene törichte Ueberschätzung des Intellekts aufgegeben. ("Alles, was nur der Intelligenz seine Entstehung verdankt, ist umwahr", fahen sie ein.)

Dasz sie trotzdem *Verantwortungsgefühl* haben, läszt sie vollends unsere Brüder sein. Ich glaube, diese Mischung aus Abenteuerlust und leidenschaftlichem Pflichtbewusztsein war früher gar nicht so häusig.

Pie folgende Generation zu kennen, nicht nur sie mit Ironie zu schildern — ist eine Leistung, die ich sehr bewundere. Was es auszusprechen gilt, ist, dasz die Jugend jene erkennende Liebe erwidert, die Gide ihr schenkt. Unsere jüngeren Brüder, unsere Söhne — wenn wir uns die überhaupt vorstellen dürfen — werden sich noch in seinen Knabengestalten wiedererkennen.

Eine der schönsten und kühnsten Stellen des Romans "Die Falschmünzer" lautet :

"Sollte uns ein aus Sympathie geborner Scharffinn untersagt sein, mittels dessen wir der Zeit vorauseilen könnten? Welche Probleme werden die kommende Generation beunruhigen? Für diese Kommenden will ich schreiben. Einer noch unbestimmten Neugier Nahrung liefern, einer Sehnsucht antworten, die noch nicht eingeglierdert ist, so dasz, wer heute noch ein Kind ist, morgen erstaunt sein wird, mich auf seinem Wege zu finden."

LE DOSSIER DE PRESSE DE "GENEVIÈVE"

(SUITE)

P. FORGERON

(Combat, décembre 1936)

(Le nom de l'auteur de ce bref article, paru dans la revue fondée et dirigée par Jean de Fabrègues et Thierry Maulnier — qui réunissait des monarchistes prenant leurs distances par rapport à l'Action française —, paraît être un pseudonyme.)

André Gide donne, avec Geneviève, la suite de L'École des Femmes et de Robert.

Geneviève a quinze ans — dix-sept ans à peine, à la fin du récit. Dès l'abord, l'auteur nous la montre en face de ses parents : méprisant Robert, adorant sa mère. Ensuite, il peint l'éveil de la puberté, les sentiments nouveaux — pour la première fois passionnés — qu'elle subit sans pouvoir leur donner un nom, sans discerner leur nature. D'une flambée de quelques mois pour une amie de classe, Geneviève va sortir mûrie, un peu durcie, plus audacieuse, soudain lucide. Sa confidence se termine au moment où elle devine, bien plus qu'elle ne l'apprend, le secret de sa mère.

On retrouve dans ce petit livre la séduction de Paludes et au Prométhée mal enchaîné: l'art de la nuance, les ébauches de propositions, le refus de conclure, et la pureté.

Ce style est un prodige : avec les mots les plus simples, les plus quotidiens, par le moyen de phrases dépouillées de toute recherche de construction, arriver à exprimer, non seulement le moment ou le fait dans son ac-

tualité, mais encore l'atmosphère qu'il crée, le sens qu'il possède et les conséquences qu'il entraîne.

Deux choses, à première vue, semblent permettre tant d'abondance intérieure : l'une, c'est que toute affirmation est suivie, parfois même précédée, de sa concession ou de sa négation ; l'autre est une tendance à l'abandon qui ne se résoud ni à formuler, ni à déterminer, ni à choisir. Dans Geneviève, c'est l'homme du non-choix, l'homme de l'évasion et de l'équivoque qui revit.

GABRIEL BRUNET

(Je suis partout, 28 novembre 1936)

(Jeune frère de Candide, Je suis partout, "grand hebdomadaire de la vie mondiale" lancé à la fin de 1930 par Arthème Fayard, est progressivement devenu la tribune du fascisme français depuis le 6 février 1934 et surtout les élections de Front Populaire de mai 1936. Gabriel Brunet, romancier et essayiste, y assure la critique des livres, en alternance avec André Bellessort depuis le printemps 1932.)

UN RÉCIT GIDIEN.

Le récit que nous présente M. André Gide lui aurait été adressé par une jeune femme qui, dans une lettre, aurait exprimé les raisons qui l'ont poussée à écrire. Pareil artifice n'est pas nouveau, il conserve cependant tous ses droits et il peut donner au romancier certaines libertés précieuses. Geneviève, à l'entendre, ne songe pas du tout à composer un roman au sens habituel du mot. Force renseignements qu'ont coutume de donner les écrivains d'imagination sur la personne et la vie des personnages, sur les milieux qui les imprègnent, sur les décors qui les entourent, n'ont que faire avec son dessein. Elle s'en dispense résolument. Si elle évoque une tranche de sa jeunesse entre sa quinzième et sa dix-septième année, c'est parce qu'une telle période de sa vie lui a posé des problèmes qui comptent pour la femme d'aujourd'hui. va donc jusqu'à dire que son récit lui apparaît moins important que certaines considérations qu'il lui suggère. En songeant aux jeunes femmes qui réfléchiront sur son aventure, elle déclare même que divertir lui importe moins qu'avertir ! Puisse donc son aventure servir "d'enseignement" !... Voilons-nous la face : cette Geneviève permet à M. André Gide de retrouver le vieux mot "instruire" que nos classiques assignaient comme un de ses buts à l'œuvre d'imagination. La liberté d'innover, qu'a revendiquée souvent M. Gide, s'accompagne dans son esprit d'une autre

liberté: celle de retrouver à l'occasion quelque large voie frayée par nos prédécesseurs. Pareille forme d'indépendance n'est pas déplaisante. Si la liberté d'innover se prive de la liberté de prendre en considération tel ou tel effort de ceux qui ont cherché avant nous, elle n'est qu'une bien indigente liberté.

Geneviève dit fort souvent que ses buts sont fort différents de ceux de M. André Gide. Pourtant, je me suis diverti à constater que ce qu'elle rejette du récit, ce sont les éléments mêmes que M. André Gide tend à négliger lorsqu'il fait acte de narrateur. Si j'avais place pour de plus amples développements, j'aimerais montrer avec quelle adresse extrême M. Gide se sert de cette Geneviève et pour conserver certaines positions et pour en essayer d'autres tout en laissant la pleine sensation que rien des méthodes de Geneviève ne lie l'écrivain André Gide pour l'avenir. Dès qu'il s'agit de M. André Gide, pourquoi donc le mot "adresse" se présente-t-il d'abord à mon esprit ? Et même l'expression génie de l'adresse !...

O

Gœthe a dit de Sophocle qu'il ne part pas d'une idée mais d'une légende. Il m'apparaît, à tort ou à raison, que dans *Geneviève*, M. André Gide est parti de problèmes et que l'histoire et les caractères eux-mêmes ont été enfantés par les problèmes que l'écrivain a voulu poser.

L'héroine est tout animée par un problème fort actuel : celui des possibilités qui s'ouvrent à la femme moderne dans une époque où les circonstances l'ont appelée à faire la preuve de qualités qu'on mettait jusqu'ici fort mauvaise grace à lui accorder. Le livre est donc une Nouvelle École des Femmes au moment où il s'agit pour la femme non de "souhaiter" sa liberté, "mais de la prendre !"... Présentée tout d'abord comme élève de lycée, Geneviève est une cérébrale. Et elle possède une famille. M. Gide n'a jamais caché ses sentiments pour la famille. On va donc munir Geneviève d'un père tel que son droit de ne pas le prendre au sérieux, voire de le mépriser, puisse apparaître comme la chose la plus naturelle du monde. Je soupçonne que ce père a été créé pour poser le problème du droit des adolescents à juger leurs parents au lieu de rester volontairement aveugles à leur égard. bien, Geneviève revendique un droit de "franchise" poussé jusqu'au "cynisme", bien persuadée que la plupart de nos maux viennent du manque de courage à regarder en face et lucidement toutes les questions dont aucune ne doit être interdite à l'examen. Voilà qui est d'un optimisme un peu grand ! Je crois plutôt que la vie nous offre à profusion deux sortes de maux : ceux qu'engendre l'ignorance timo-

rée et ceux qu'engendre la connaissance incisive de ce qui est. Toujours est-il que le père de Geneviève est un fantoche fort savoureux qui ne cesse de se jouer la comédie à lui-même. Esprit flottant sous des airs décidés, âme veule sous des dehors intransigeants, esclave de l'opinion sous des allures émancipées, et, comme il convient, amateur de grands gestes et de paroles ronflantes qui masquent le vide intérieur. Une mère, par contre, modeste d'allures, mais d'une noblesse secrète qui ne se révèle pas au premier coup d'œil. Geneviève est fascinée par une camarade d'études, Sara Keller, fille d'un peintre, "belle d'indolence" comme la Sara des Orientales, et qui dit les vers avec une voix qui ensorcelle. Les sentiments troubles, indécis, mal conscients de leur vraie nature que Geneviève éprouve pour Sara nous sont présentés ou plutôt suggérés avec autant de tact que de délicatesse. Une autre camarade d'études, Gisèle Parmentier, nature fine et d'intelligence vive et élevée, intéresse également, mais d'une manière tout autre, Geneviève. Or, Gisèle, elle aussi, est envoûtée par la magnifique et ardente Sara. Et cela nous vaut encore une peinture à la fois enveloppante et indécise des sentiments vagues et complexes qu'abrite cette amitié de Geneviève pour Gisèle et qui mêle l'élan d'estime et de sympathie à une jalousie secrète, et qui hésite à se connaître, pour l'autre jeune fille qui aime Sara. Il y a, dans l'esquisse légère et pénétrante de ces sentiments de jeunes filles, une discrétion et une sûreté de touche qui rencontrent la note exquise.

Mettre leurs parents en rapport, de manière à se rencontrer en dehors du lycée, voilà à quoi songent nos jeunes filles. Et voilà qui donne au père de Geneviève l'occasion de se montrer dans toute sa grotesque mesquinerie. Car on apprend que Sara est juive et que le ménage de l'artiste son père n'est pas légitime! Le père de Geneviève plane en paroles au-dessus de tous les préjugés, mais, dans ce cas concret, il sent que des gens comme cela ne sont pas "de son monde"!

Les trois jeunes filles respirent l'air de leur temps et leur amitié n'est pas faite que de papotages. Le problème de la femme dans la société moderne est l'objet capital de leurs entretiens et elles vont jusqu'à fonder à elles trois une société, l'I.F. (Indépendance Féminine), qui caresse de hautes ambitions. Vous devinez les questions qu'on y peut agiter : la femme construisant sa vie sans l'appui de l'homme, la femme devenant mère sans être asservie par le mariage, et autres thèmes du même genre. Vous verrez comment se rompent les rapports entre Sara et Geneviève et comment celle-ci, retirée du lycée, paie

d'une grave maladie la crise d'âme qui en résulte. Vous verrez ensuite une autre phase de la vie de Geneviève, esprit très clair, très positif, bien orienté vers les réalités pratiques, aussi défiante des fictions de la poésie que des essors de la métaphysique, et qui ne cesse de méditer sur les "prérogatives de la femme". Ignorante de tous les sentiments complexes de l'amour, c'est uniquement par la réflexion lucide, à froid pourrait-on dire, qu'elle croit pouvoir résoudre tout ce qui touche aux rapports de l'homme et de la femme. Une sorte d'ivresse cérébrale la subjugue dès qu'il s'agit de l'affranchissement de la femme et de sa revendication de liberté dans sa vie d'amante et de mère. Elle envisage tous ces problèmes avec une logique aussi intrépide qu'ingénue. Car le monde de fièvres, d'orages et d'étrangetés qui est celui de l'amour, quand la chair et le cœur et l'imagina-tion entrent en jeu, elle n'en soupçonne rien. Avec une audace inouse d'adolescente, qui pose en termes strictement intellectuels des questions qui se mêlent d'éléments de tout autre nature, sa hantise de la libération de la femme lui fait concevoir un projet étonnant et inouï dont l'audace extrême égale la candeur extrême, et qui traduit aussi une protestation sourde contre la famille telle qu'elle lui est apparue sous le règne de son père... tentative pour réaliser ce projet lui fait deviner des perspectives inattendues sur la question...

0

La narration de Geneviève, très gidienne d'allure, a de bonnes raisons pour intéresser certains tempéraments, et de non moins bonnes raisons pour ne pas agréer à d'autres. Il en est ainsi pour toutes les œuvres d'art d'un type très défini. L'extrême modération du ton s'unit à la hardiesse des problèmes soulevés. C'est un art très savant, très médité et qui, pleinement lucide, s'efforce de toujours laisser son lecteur lucide. Art où comptent beaucoup les abstentions et les privations ! Une sorte d'ascétisme artistique qui mesure très strictement leur place au pittoresque, aux sensations et au pathétique, voire à la sensibilité. Un art très volontaire de l endeçà qui fuit l'effet ; un art de la tension sourde qui refuse de pousser ses moyens jusqu'au saisissement. Art qui éveille la soif du lecteur et s'interdit de la combler, préférant le laisser sur je ne sais quelle sensation d'irritation et d'inapaisé. Art qui laisse beaucoup de choses dans le suggéré, qui amorce un mouvement dans l'âme du lecteur et lui demande de le continuer par ses propres ressources. Art qui marie bizarrement je ne sais quelle pétulance à une réserve un peu froide. Art qu'on estime et qui cependant en fait désirer un autre plus libre d'allures, moins prémédité dans tous ses détails, plus accueillant aux caresses du monde, aux frémissements de l'âme, et qui, plus touffu et plus épanoui, donnerait plus de place aux ébats spontanés et bigarrés de la vie. On est intéressé toujours, on voudrait être parfois un peu plus pris, un peu plus ravi, au sens que Boileau donnait à ce mot lorsqu'il songeait à Racine. On souhaiterait parfois aux personnages un peu plus d'épaisseur charnelle ; il arrive qu'ils vous apparaissent comme des objets qu'on conçoit plutôt que comme des présences qui vous envahissent. On voudrait, à l'occasion, ne pas rester autant séparé d'eux et se sentir mieux emporté au sein de leur vie. Au fond, je veux dire simplement que toute œuvre d'art très nettement caractérisée et qui se légitime par des qualités très évidentes, en même temps qu'elle se justifie, justifie de quelque manière un art en partie contraire.

GONZAGUE TRUC

(Revue Hebdomadaire, 46° année, t. IX n° 37, 11 septembre 1937, pp. 135-41)

(Maurrassien — provençal comme Maurras —, Gonzague Truc, fécond polygraphe, a souvent pourfendu la modernité en tous ses aspects. L'article qu'il donne sur Geneviève à la Revue Hebdomadaire laisse assez bien voir ses positions philosophiques.)

M. ANDRÉ GIDE ET LA PURETÉ.

Très bien disposé pour M. Gide, décidé à passer sur sa frénésie affreuse et triste, à oublier toutes les faiblesses qu'il a avouées ou laissé voir, — croyant toujours que c'était de la force, — attaché à goûter ce style ingénieux et simple qui donne un moment l'impression d'une eau limpide, on ne peut rester longtemps cette dupe volontaire. Derrière le jour artificiel on devine la nuit immuable et sinistre : bientôt on en est enveloppé.

Les idées irritent, les sentiments désespèrent. Ce qui vraiment effraye dans cet auteur c'est l'impossibilité où il semble d'être pur. L'impureté est son essence, elle l'habite et l'imprègne, elle gft au plus intime de l'organisme et jusque dans ses os, elle vibre dans chacune de ses fibres nerveuses et corrompt ses émotions les plus naturelles ou qu'il voudrait les plus généreuses; rien de ce qu'il a regardé ne reste intact.

On saisit mieux où gîte l'erreur ou le mal en des

œuvres de petite dimension comme cette Geneviève, courte mais si parlante, et qui, dans un ton discret, traitée avec une adresse qui va jusqu'au fignolage, fait apparaître, peut-être encore plus béante, cette double et incurable lésion de l'esprit et du cœur. M. Gide fait penser, parler, agir une jeune fille. Cela lui est arrivé plus d'une fois et plus d'une fois nous avons vu la jeunesse sortir de sa main avec cette flétrissure indélébile qui signe toute son œuvre. Cette Geneviève hait son père où elle a découvert un néant et un simulacre, se prend pour une de ses compagnes d'une affection on ne peut dire douteuse, puisqu'il n'y subsiste aucun doute, cherche ou se recherche et demande à un ami de la famille de lui faire un enfant par principe et par raison démonstrative. Telle est la forme que prend l'enfantillage chez ce moraliste à rebours.

C'est que précisément, il n'entend point que ce soit un enfantillage. Geneviève est bien à la recherche d'une raison ou d'une manière de vivre et à savoir de qui elle est fille nous devinons où elle la trouvera. Elle apparaît gidienne de nature, de propos et de comportement. Elle exècre et fuit l'innocence. Elle aspire au vrai, Le vrai fût-il le mal. "Il me semble", lui fait - on dire, "que certaine perfection que je me défends ne saurait être obtenue qu'aux dépens de la vérité." Pesez cette parole insidieuse, demandez-vous ce qu'est cette vérité : rien d'universel, d'idéal ou d'abstrait, quelque chose qui colle étroitement à la personne et ne saurait s'en séparer pour être bon à d'autres ; l'avarice de l'avare - il est des avarices de toute sorte - le vice du vicieux, si une Geneviève, un Gide avcuent le vice là où ils voient pointer le désir ? La vérité est bien ainsi chose "subjective", c'est-à-dire encore personnelle ; on refusera tout ce qui n'est pas soi ou ne sert pas soi, on ne consentira nul sacrifice qui ne serve la jouissance ou ne la diffère jusque dans un monde qui ne serait pas celui-ci. Il s'agit, pour la créature, non de se résorber dans l'univers, mais d'absorber l'univers ; il n'est pas question d'un créateur.

"Tout ce qui peut aider au progrès," lisons-nous encore, "tout ce qui peut aider l'homme à s'élever un peu
au-dessus de son état actuel, doit être bientôt repoussé
du pied comme un échelon sur lequel on a d'abord pris appui." L'image n'est-elle pas fausse ou incomplète? Ne
devrait-il pas y avoir échelle là où il y a échelons;
entendez : n'y aurait-il point de valeurs permanentes ou
perpétuelles dont il ne faille jamais se dessaisir et
qu'on illustre au lieu de s'en illustrer : humilité, charité, discipline, et cette mort des saints où les saints

ont découvert la vie ?

Autre formule, dans le même sens que celle-ci, autre sentiment suite d'un sentiment initial : "Je ne peux ni ne veux croire aux miracles. Si la femme se lève, c'est qu'elle pouvait se lever. Elle pouvait, mais elle ne savait pas qu'elle pouvait. Il fallait cette injonction et il lui suffisait d'elle pour lui donner conscience de son pouvoir." M. Gide ici, nous le savons trop, parle par son héroïne et apparaît dans son dernier aveu et sa naïveté, si nous pouvons employer à son propos ce mot si frais. Il est l'homme qui refuse le surnaturel, qui entend borner l'homme à l'homme et y trouver sans autre aide le secret de ses progrès et de sa perfection future, l'apôtre fervent et entièrement fidèle de ce marxisme dont la religion se fonde sur la destruction de toute religion partant ou parlant d'un Dieu.

On ne cuitte point le surnaturel sans être rejeté à la nature et il se pourrait que ce fût là l'explication finale de M. Gide. On ne se refuse pas à Dieu sans se livrer à soi et à ces forces de soi, pires et plus inflexibles que celles du monde physique; on ne supprime pas Dieu, encore, sans s'instaurer à sa place en une divinité dérisoire. Nous avons suivi la démarche de cette jeune fille qui a voulu concevoir le monde à son image ou le façonner à son usage. M. André Gide n'a pas fait autre chose. Nous lui avons reproché de s'être nourri sans trop de choix de nourritures seulement terrestres. Rassasié, il désire que chacun de nous participe à ce banquet et songe à un univers égalitaire, rationnel et sympathique où un sage emploi des facultés de l'homme suffirait à assurer son bonheur : le rêve, empiré, de Rousseau.

Il est bon d'être flatté, il est beau d'être affranchi. Dans une double erreur sur soi et sur les choses, jointe au prestige d'un talent incontestable, nous avons le secret de l'influence de M. Gide. Il propose que tout serve et que tout cède à la joie, que s'abaissent devant les appétits les antiques barrières; que la société comme la divinité mette les pouces, que la discipline ne figure plus qu'un heureux arrangement de la jouissance, que chaque aurore soit celle d'un soleil nouveau. Le moyen de résister?...

On oublie seulement que la vie, par sa fin comme par sa nature, s'accommode assez mal de ces vues optimistes, que la mort ne lui donne guère l'allure d'une telle i-vresse et que le désir n'est pas le bonheur. Le christianisme, que l'on combattait avec une âpreté si opportune, disait d'autres choses là-dessus.

Il disait que la Nature n'était naturellement ni le bien, ni le beau, ni le vrai ; que la raison restait impuissante et qu'il y avait une concupiscence. Ce n'était peut-être pas réjouissant ; cela permettait du moins de voir l'existence telle qu'elle est et de ne pas se tromper sur les remèdes ; cela explique, dans l'œuvre que nous étudions, une anomalie singulière.

D'où vient en effet que cette œuvre gidienne qui veut être joie, lumière, enthousiasme, s'avère, dès qu'on s'y avance un peu, non point seulement languissante et morbide, mais triste, lourde, sans air et sans horizon, enfin désespérante ? Comment l'art de l'artiste ne parvient-il pas à la relever et à la soutenir ? Ne serait-ce qu'elle faiblit dès le principe ?

Non, ni la nature inanimée, ni la nature animale, ni la nature humaine ne se suffisent ; et, à les considérer ou à les abandonner à elles-mêmes, on les découvre indifférentes ou cruelles, fatales et promptement dégénérées : le Russe Solovieff ne les définit-il point un "processus de corruption"? La nature consciente en face d'elle seule se retrouve, en effet : fades velléités, fausseté, insatiabilité dans le mal seul, égoïsme atteignant son plus haut point dans sa vertu la plus haute, dans l'amour : la voilà. Qu'en espérer? Cette faible lumière de l'intelligence prévaudra-t-elle contre des ténèbres impénétrables, cette sympathie débile contre ces appétits irrésistibles, ces joies passagères contre l'immanence et l'imminence de la mort? Où irons-nous, que serons-nous s'il n'y a pas REVELATION, RACHAT?

Les nier, n'est-ce point s'enfoncer délibérément dans la laideur, dans la terreur et le désespoir ? Or c'est bien là ce qu'on nous propose. Cette Geneviève, revenons-y, cette petite fille suffisante, féroce, méditant une libération totale, dressée contre les autres, non contre soi, ne songe pas à diriger sur elle son œil critique, veut ignorer que toute société est faite de contraintes, et n'a cure du prodigieux mystère qu'elle incarne. Elle reste insensible aux raisons profondes des disciplines qu'elle exècre, abusives et vite odieuses ou dangereuses, elle n'en discerne point la nécessité fondée sur notre infirmité congénitale; elle admire sans la comprendre sa mère qui succombe en exerçant des fonctions d'infirmière; elle se croit au seuil de la vie et n'assiste qu'à l'ouverture d'une faillite, une faillite avant commerce.

Nous avons dit que le très grand art de M. Gide ne parvenait point à colorer toujours une existence sombre à la fois et insipide, et qui ne se hausse à la joie que par un enthousiasme forcé où il entre une sorte de désespoir. Nous admirons beaucoup le talent de M. Gide. Il a des réussites comme celle-ci: "... Chez lui, le geste ou la parole précédait toujours l'émotion ou la pensée, de sorte qu'il restait toujours en retard et comme endetté sur lui-même"; il en a d'autres, moins heureuses et qui trahissent non point, Dieu merci, le pédantisme ou la scolarité, mais une sorte de recherche un peu magistrale: "A vrai dire, je n'avais jamais analysé les composantes de ma résolution..." On n'a point ici la sensation de la vraie maîtrise ou du génie parce que ces hautes vertus ne comportent pas une certaine chose qui est là et en comportent une certaine autre qui n'y est pas.

Cette œuvre s'é-Revenons à notre réserve première. carte de la pureté parce qu'elle n'apporte ni aménagement ni dédommagement dans l'existence et qu'elle s'y enfonce avec le désir de l'épuiser sans y rien trouver d'autre qu'elle-même, sans accepter hors de nous-mêmes aucun motif d'une exaltation de nous-mêmes. L'impureté est essentiellement la contamination de l'esprit par la matière ; elle est aussi la volonté d'un esprit particulier, amoureux de cette matière, curieux de n'en rien laisser perdre, ne souffrant point que rien lui en échappe qu'il n'ait marqué de son contact, de sa malice, de son insuf-fisance, de son infirmité même ; elle s'avoue enfin un désir de souillure universelle, un besoin de tout abaisser à la mesure de sa bassesse, de tout flétrir de sa flétrissure et devient par là une forme ou un ton de l'orqueil. Les personnages de M. Gide sont les héros de cette épopée à rebours. Ils se chargent au lieu de s'alléger, ils penchent vers la terre, ils aspirent toujours à plus de terre ou, s'ils se dépouillent, ce n'est point pour tenter un essor vers le ciel, mais pour plonger plus libres en leur nudité blême aux flots impurs.

La pureté selon la nature les fuit comme la pureté selon la grace. Ils font horreur au chrétien ; ils n'eussent pas agréé au païen et nous doutons que Socrate se fût satisfait de leur dialectique. Si l'antiquité peuplait de dieux la terre, la mer, l'espace, c'est qu'elle ne se contentait non plus d'elle-même, qu'elle cherchait à se compléter — en s'oubliant — car dans l'idéal qu'elle concevait ainsi, elle prétendait réaliser précisément l'idée pure dans l'abstraction de la chair. Même quand elle se tenait à la vie, à la lutte, à l'administration du temporel, elle dépassait la personne, domptait l'égoïsme et assurait des fondations qui survécussent au fondateur. Ses héros s'affirmaient par le sacrifice d'eux-mêmes, non des autres; ses criminels voyaient dans le crime un moyen, non une fin, et, loin de s'y délecter, n'y consentaient qu'avec répugnance. Alcibiade n'eût pas

eu plus de goût pour Lafcadio que le maître dont il était l'indigne disciple.

La sensibilité de M. Gide est une sensibilité romantique et sa conception du monde, du monde moral, une conception optimiste : autre double erreur qui fait de cet écrivain un des types les plus représentatifs et l'illustration dernière de l'homme moderne. Il marche à la révolte, voulant soumettre le monde et l'inconnu même à l'appétit individuel ; il s'abandonne à la plus folle confiance, faisant de cet appétit la mesure du bien ; il plonge l'univers dans l'anarchie ne reconnaissant que l'ordre ou le désordre personnels.

La source et la forme suprême de l'impureté, c'est l'orgueil. L'Impur absolu a été cet orgueilleux absolu qui, avant la naissance des âges, voulut ne devoir qu'à lui-même sa propre perfection et suscita la création d'un monde qu'il devait lui appartenir de souiller. Ainsi toute impureté est de Satan. Ce n'est pas la première fois que, parlant de M. André Gide, nous sommes amené à parler du Diable. Ce n'est point tant une image et une plaisanterie...

LE DOSSIER DE PRESSE DE "THÉSÉE"

(SUITE)

ROBERT KANTERS

(Spectateur, 27 août 1946)

(De Robert Kanters, qui fut critique au Figaro littéraire, aux Nouvelles littéraires, au Monde, à La Table ronde..., signalons notamment l'essai sur Gide ("Journal d'une lecture") qui forme le premier chapitre (pp. 21-71) de son recueil Des Écrivains et des Houmes (Paris : René Julliard, 1952).)

RIEN QU'UN HOMME.

De même qu'il n'est point de bonne revue au Casino sans Mistinguett, il n'en est point chez Gallimard sans M. André Gide. Que voulez-vous, nous manquons de compère ? Les Cahiers de la Plétade où le maître cet été fait sa rentrée, et ses adieux, sont une de ces superproductions qui doivent attirer la grande foule. Autour de la vedette, il y a peu de femmes nues, bien entendu : seule Mle Édith Boissonnas s'essaie dans cet emploi avec beaucoup de bonheur :

Sur le ventre léger palpite avec le souffle Une peau dont le grain ne peut se comparer A rien, car l'eau, la soie, l'ivoire se camouflent En vain et sans lui ressembler.

En revanche, les N.R.F.'s boys font valoir leurs graces ordinaires, Alain en pédant ingénu, M. Julien Benda en clerc et l'abbé Grosjean en sécularisé. Le cahier est réglé par M. Jean Paulhan, cet Henri Varna de notre littérature, qui vient à la fin nous faire entrevoir ses malices dans le récit d'un voyage au pays de Toppfer. Le tout compose un spectacle presque toujours excitant pour

l'esprit, de saveur un peu sèche, et sans un grain d'existentialisme : vers le même temps, le comité de rédaction s'évanouissait de la couverture des Temps modernes...

La rentrée de M. André Gide dans notre vie littéraire a d'ailleurs de multiples aspects. En même temps que ce Thésée, il publie les pages de son journal écrites de septembre 1939 jusqu'à mai 1942. On annonce pour l'hiver prochain la représentation d'Hamlet dans une traduction à laquelle il donne ses soins depuis des années et celle d'une adaptation de Kafka. Enfin M. Paul Archambault lui consacre un nouvel et important ouvrage de critique sous le titre Humanité d'André Gide, essai de biographie et de critique psychologiques. On pense aux soixante-seize ans de l'auteur et on a envie de dire avec Figaro: "C'est un beau... jeune vieillard... rusé, rasé, blasé, qui guette et furette..."

Du style de ce Thésée, M. Roger Caillois a déjà parlé ici en termes excellents. Aussi ne chercherons-nous à indiquer que le sens de cette histoire. Elle est écrite à la première personne : Thésée lui-même parle et même bo-Il nous raconte sa vie depuis le temps où son nimente. père lui faisait soulever des rochers pour chercher des armes jusqu'à celui où, roi d'Athènes à son tour, il accueillit Œdipe aveugle conduit par Antigone. On sait que parmi les héros de l'antiquité, il en est peu dont la carrière soit aussi chargée de hauts faits merveilleux : naissance divine, monstres abattus, enfers visités, il n'est presque aucune des actions de Thésée qui ne dépasse la taille de l'homme. Et c'est, semble-t-il, la gageure que M. André Gide s'est proposée : reprendre ce récit, le reprendre de l'intérieur et, sans rien soustraire aux prodiges, ou presque, les porter tous au crédit de l'homme.

Il y a plus de vingt-cinq ans déjà, dans des Considérations sur la Mythologie grecque, M. André Gide ébauchait en plus d'un point le Thésée qu'il nous donne aujourd'hui pour illustrer cette thèse que "la fable grecque est essentiellement raisonnable". Il nous enseignait aussi à nous méfier de ces mythologues toujours ardents à rationaliser, qui font du taureau de Pasiphaé un jardinier nommé Taurus, et de n'importe quoi un mythe solaire. Connaissant le péril, il a su l'éviter et il n'y a guère qu'un ou deux endroits où la volonté de Thésée de tout expliquer d'une manière terrestre sonne un peu fâcheusement. On aimera au contraire les subtiles transcriptions qui abondent dans le récit de l'aventure crétoise. Ainsi Dédale expliquant qu'il a construit le labyrinthe de sor-

te "non point tant qu'on ne pût... mais qu'on n'en voulût pas sortir". Aussi les premières chambres sont-elles des paradis artificiels : sous l'influence de certaines fumées, la volonté s'y engourdit, l'esprit s'y égare. Ainsi, l'esprit d'Icare est-il toujours au labyrinthe et le jeune homme vient faire devant nous un numéro de ratiocination philosophique fort réussi. Si bien que le merveil-leux ne s'évanouit pas tout à fait, même au contact de l'ironie gidienne, mais il se soumet au héros. Et, d'ail-leurs, celui-ci a des titres de gloire purement terrestres : Thésée est aussi l'unificateur de l'Attique, le véritable fondateur d'Athènes. Aux dernières lignes, c'est de cela surtout qu'il se glorifie.

Et cette vie qui s'achève sur le plan terrestre vient se confronter avec la vie d'Œdipe. Dans la pièce qu'il lui a consacrée, M. André Gide avait fait d'Œdipe le maître de l'humanisme. Mais ici, c'est Thésée qui reprend cette position. Œdipe s'est crevé les yeux : il rejoint Tirésias dans lq foi comme dans la cécité, il prêche à son tour. Et Thésée, vainqueur des monstres, maître de sa cité, l'écoute avec quelque scepticisme, les deux pieds par terre, les yeux au ras de l'horizon...

Les cahiers que M. Gide vient de publier n'ont pas un très gros intérêt en eux-mêmes, mais ils continuent (avec un trou de quelques mois cependant, de janvier à septembre 1939) le journal de l'édition de la Pléiade. Les réactions de l'écrivain devant la guerre, la défaite et le régime vichyssois ne me paraissent pas très intéressantes. D'une façon générale, ce qui me gêne dans ce journal, c'est que l'auteur ayant pris depuis plus de dix ans l'habitude de le publier assez vite, je devine ces pages apprêtées pour le public et, à la fin, plus proche du journal quotidien que du journal intime. Ce que je sens trop ici, en particulier, c'est la volonté de faire figure d'esprit non prévenu : la parfaite disponibilité tourne à la coquetterie. Approuver le maréchal page 44, puis le général page 45 ; le double jeu page 97, puis la résistance page 103, cette succession d'attitudes n'a en soi rien que de naturel : mais elle me fait penser à ces héros de Paludes qui chassaient la panthère en escarpo-

N'importe : d'œuvre en œuvre et, dans ce journal, de page en page, André Gide circonscrit sa propre silhouette et, comme son Thésée, prétend nous dire : je ne suis qu'un homme. L'essai de M. Paul Archambault s'attache à mettre en évidence ce caractère humain, dans tous les sens du mot. C'est une étude appuyée sur une très bonne connaissance des textes, menée avec une constante

probité, inspirée par une charité toute chrétienne, et qui vise en somme le point le plus important. Si la question majeure pour nous tous est de savoir si la vie humaine s'ordonnera désormais autour d'une image de Dieu ou bien autour d'une image de l'homme. Si le seul combat à mort de notre temps est un combat entre la religion et l'humanisme, il nous faut examiner soigneusement le cas de cet André Gide qui se propose volontiers en exemple de l'homme nouveau, celui qui a évacué la croix du Christ et exorcisé le démon.

Mais, de cette double tâche, Thésée lui-même se se-rait-il acquitté?

ARMAND HOOG

(La Nef, n° 22, septembre 1946, pp. 129-31)

(Romancier, mémorialiste et critique, Armand Hoog collabore alors régulièrement à la revue mensuelle fondée par Robert Aron et Lucie Faure à la Libération.)

GIDE, OU LES SEXES DE L'ESPRIT.

Dans la même période, où il écrivait ses Pages de journal 1939-1942, lourdes d'angoisse, Gide achevait de mettre au point ce Thésée auguel il songe depuis vingt ans. L'une et l'autre œuvres, comme elles furent écrites, il les publie à peu près en même temps. Et déjà tout Gide est dans cette dissonance qui s'accepte, se reconnaît, se veut telle. On ne peut rêver, à l'intérieur du monde gidien, de plus dissemblables positions que celles qui sont ici tout ensemble indiquées. Je crois avoir montré, à propos des Pages de journal, avec quel courage (avec peut-être quelle jubilation torturée) Gide arrive au terme de sa vie les bras chargés de la même contradiction qu'il découvrit aux premiers soleils d'Afrique. Vieillard fidèle à son adolescence divisée, depuis presque soixante-dix ans disparus. "Ah, dit le Journal de 1942, puisséje rester charnel et désireux jusqu'à la mort !..." La même main qui tremble d'écrire ces lignes au plus ardent de l'après-midi transcrit aussi les souvenirs de Thésée, héros sereinement vieilli. Gide n'a pas vieilli comme Thésée, ou plutôt Thésée n'est que l'une des vieillesses de Gide. Mais pourrait-on soutenir, d'autre part, que L'Immoraliste fut la seule jeunesse de celui qui écrivit La Porte étroite ? Il se faut assurer que la plus grande ambiguïté de Gide n'est pas celle qu'on pense, mais bien plutôt d'avoir en soi toujours amoureusement transporté les deux sexes de l'esprit.

Deux sexes, deux versions de l'être. Tantôt jeté avec délices vers l'inconnu, l'irremplaçable et l'unique ; tantôt qui revient aux sûretés classiques. Et fondu dans le moment, puls hanté par le projet des plus durables constructions. Tantôt voluptueusement perdu dans le labyrinthe, et tantôt qui en ressort vainqueur. Plus que l'homme et la femme diffèrent par les hanches et les poitrines, les esprits ici se partagent. Mais Gide est demeuré à la fois homme et femme, et Dédale comme Thésée.

Fable, sotie ou moralité légendaire à la façon du Prométhée mal enchaîné, on ne saurait entendre les intentions de ce Thésée, si l'on ne se reporte à un ancien texte d'Incidences. Déjà, en 1919, Gide s'interrogeait sur le sens caché du labyrinthe, et sur cet étrange fil que la fille de Minos, restée sur le seuil, attache au bras de son amant. Je ferais bien des réserves sur la façon dont Gide propose d'interpréter le mythe grec en général. Le fond obscur de l'âme inconsciente échappe à une intelligence trop ironique, trop psychologique, formée à l'école de l'introspection française. Mais mon propos n'est pas de discuter ce point. Le fil d'Ariane, disait Gide, "c'est le fil à la patte, et Thésée le trouve aussitôt un peu court ; il se sent tiré trop en arrière tandis que le voici qui s'avance avec horreur et ravissement dans l'inconnu repli de sa destinée. Et sans doute il y a là le sujet d'une opérette ... Thésée n'est pas une opérette. Tragédie plutôt de l'esprit, quand celui-ci, comme Gide toute sa vie en accepta l'expérience, aborde le dé-licieux scandale des ivresses inconnues. Alors Gide se fit tantôt Nathanaël et tantôt Thésée. A soixante-douze ans, s'il prête à Thésée sa parole, ce n'est pas sagesse ni vieillesse. Tout simplement le permanent débat gidien s'enrichit d'un épisode de plus. Demain il retournera à l'immortalité.

Thésée ou le Moraliste. Le voici devant le labyrinthe comme hier le Gide des *Interviews imaginaires*, devant la poésie d'Éluard.

Péché courtisé, condamné, repris. Dédale l'architecte créa ces enchantements, il en montre l'artifice. Dans les couloirs du labyrinthe règne cette même atmosphère de séduction, ces mêmes émerveillements coupables que Gide célébra tour à tour et honnit. Volupté de l'instant, égarements d'une seconde non pareille à quoi Nathanaël sacrifiait tout le futur avec allégresse. "Les lourdes vapeurs qui s'en dégagent n'agissent pas seulement sur la volon-

té, qu'elles endorment ; elles procurent une ivresse pleine de charme et prodigue de flatteuses erreurs, invitent à certaine activité vaine le cerveau qui se laisse voluptueusement emplir de mirages ; activité que je dis vaine, parce qu'elle n'aboutit à rien que d'imaginaire, à des visions ou des spéculations sans consistance, sans logique et sans fermeté..." Thésée s'avance sans arme parmi ces vapeurs, bouleversantes approches d'un monstre... Gide retrouve pour parler d'un combat chavirant les mots dorés de Si le grain ne meurt... "Si pourtant je triomphai du Minotaure, je ne gardai de ma victoire sur lui qu'un souvenir confus, mais, somme toute, plutôt voluptueux..." Il ne quitterait pas le jardin du Minotaure si le fil ne lui rappelait, "figuration tangible de devoir", son propos, la réalité lointaine du monde vivant. Thésée revient. Gide le loue. Une condamnation subtile n'atteint-elle pas pourtant ce héros dont l'héroïsme est de n'avoir point cédé "à une impasse, à un pas plus avant mystérieux" ? Héros court de désirs. Mais il n'est même pas nécessaire d'imaginer que Gide méprise Thésée dans le même moment qu'il le peint. Ce calme garçon sans ivresse est aussi Gidien que Nathanaël. D'un autre sexe spirituel seulement.

Thésée finit comme législateur classique, bienfaiteur de sa cité. Presque louisquatorzien, mais qui aimerait le peuple, un roi sage avec des Turgot comme ministres. grande force était de croire au progrès." Une dernière contestation oppose Gide à Gide, Œdipe à Thésée. "J'ai fait ma ville", dit fièrement celui-ci. Je ne m'étonne pas de voir Gide célébrer, un instant, cette royauté bourgeoise, rêver d'un héros semblable à quelque Henri IV de l'esprit. Qui pénètre l'essentiel secret d'ambiguité de la nature gidienne, il trouve que Thésée, loyal et courageux garçon, un peu Don Juan, un peu Bayard, vient bien après les faux-monnayeurs. Ainsi, après le déchirement de la volupté, un amant qui retombe trouve-t-il la place calme d'une rêverie vertueuse. "Je reste enfant de cette terre", dit Thésée au rêveur Œdipe. J'attends qu'Œdipe lui réponde, si Gide peut vivre encore quelque temps.

ALBERT-MARIE SCHMIDT

(Réforme, 2 novembre 1946)

(Chroniqueur régulier du grand hebdomadaire protestant, Albert-Marie Schmidt (1901-1966), universitaire, auteur d'une thèse sur La Poésie scientifique en France au XVI^e siècle et de nombreux autres travaux sur la littérature de la Renaissance, s'est aussi occupé du Symbolisme, de Maupassant et de la littérature contemporaine. Familier des Entretiens de Pontigny entre 1921 et 1925, il évoqua ses souvenirs sur Gide dans quelques pages données au numéro d'Hommage de La N.R.F. (pp. 238-43: "A Pontigny"). Des eix colonnes de son article de Réforme sur Thésée, nous ne reproduisons pas la première, consacrée à Benjamin Constant.)

GIDE, OU LES MÉFAITS DE L'ÉDUCATION.

(...) Dépravé par une certaine éducation protestante, ignorant tout de l'art de conférer, Benjamin Constant connut la pire sorte d'étouffement, celui qui provient, malgré qu'on en ait, d'une absence absolue de charité envers soi-même et envers autrui.

Le cas de notre contemporain André Gide est analogue à celui de Benjamin Constant. L'éducation stricte et distinguée qu'on lui impose, et qu'il accepte, non sans délectation, risque de l'enfermer dans la cellule du moralisme libéral. Il en admire le charme nu. Et cependant il la tolère impatiemment. Hélas! c'est Dionysos et non le Christ d'un évangile que l'hérésie moderne effrite, qui lui ouvre la porte. Il lit Les Bacchantes d'Euripide: "Je rencontrai Les Bacchantes, au temps où je me débattais encore contre l'enserrement d'une morale puritaine. La résistance de Penthée, c'était la mienne, à ce qu'un Dionysos secret proposait." (J., p. 76). Il lui offrait l'art, c'est-à-dire l'ensemble de procédés, tour à tour simples et complexes, par lesquels l'homme, non seulement se distribue aux hommes, mais s'en empare.

Dès lors, l'éducation, dont André Gide a bénéficié, n'a plus, du point de vue littéraire et humain, que des résultats heureux. Aussi sincère que Constant envers luimême et envers ses prochains, aussi modeste (J., p. 25), aussi jaloux que lui de préserver sa disponibilité, il laisse son puritanisme, qu'il accepte après l'avoir réduit, critiquer sa conduite, ses études, ses intuitions créatrices. Là où Dionysos aimerait dissoudre dans le délire sa personne, ce puritanisme attentif, la secourant par la pratique de la confession écrite et du journal intime, la préserve contre l'attirance d'un néant semi-divin.

Mais cette admirable réussite demeure aux yeux d'André Gide assez précaire. Il déplore qu'une sorte de menace la compromette. Il aimerait réconcilier Dionysos et Jésus. Il tente parfois, appliquant une méthode bien puritaine, de tirer de la Bibli même les éléments de cette

réconciliation. Pourtant comme il a, autant que Benjamin Constant, horreur de la foi, au sens spécial que la Réforme attribue à ce terme, et comme on a tenté de le persuader que pour s'intéresser à la "parole de Dieu", il est "nécessaire d'y croire" (J., p. 156), il se sent gêné pour faire des Écritures une lecture dionysiaque. Il préfère donc, comme Benjamin Constant, analyser sa sensibilité religieuse, son enthousiasme, qui ne distingue quère le Christ et l'époux d'Ariane. D'où, d'admirables confidences, pleines de mysticisme cosmique et de théologie naturelle : "... si je redoute l'inoccupation de mon es-prit et sans cesse lui apporte de l'extérieur quelque nouvelle nourriture, c'est aussi que je sais qu'il ne fournit rien de bon sans effort. Mais mieux vaudrait encore lui donner complète vacance, plutôt qu'interposer sans cesse un écran entre lui-même et Dieu..." (J., p. "Il s'agit ici beaucoup moins d'une situation que 25). d'un état d'âme. L'on ne peut se rapprocher de ce qui est partout. Il s'agit bien plutôt d'une transparence de l'âme qui nous permette de LE sentir. Cet état de communion, le grand nombre des hommes ne le connaît point ; mais il apporte à l'âme, à tout l'être, une félicité si délicieuse que l'ame reste inconsolable pour l'avoir une fois connue, puis s'en être dessaisie." (J., p. 152).

L'état de communion vers lequel Benjamin Constant a vainement soupiré, c'est Dionysos qui en a gratifié André Gide, mais ce dernier se persuaderait volontiers que toutes les religions, tous les dieux dispensent à leurs fidèles des grâces analogues et que, d'autre part, les différences religieuses sont affaire de tempérament, voire de vocation. Discerner les diverses formes de l'esprit religieux, en dresser un catalogue exact et plaisant, serait faire œuvre utile et pieuse. André Gide, émule de Benjamin Constant, s'y emploie. Son dernier écrit, enchantement parfait et singulier, le prouve. Là, introduits par Thésée, pur humaniste et meneur d'un jeu peut-être décevant, les personnages du grand drame de la religion exposent leurs expériences. C'est Pasiphaé, la mystique sexuelle, qui remarque : "J'ai l'amour exclusif du di-Le gênant, voyez-vous, c'est de ne point savoir où commence et où finit le dieu" (T., p. 21), Icare qui se lamente : "Comment atteindre Dieu, partant de l'homme ? Si je pars de Dieu, comment parvenir jusqu'à moi ? Cependant, tout autant que Dieu m'a formé, Dieu n'est-il pas créé par l'homme ? C'est à l'exacte croisée des chemins, au cœur même de cette croix, que mon esprit veut se tenir" (T., p. 27), Ariane, peut-être satisfaite de devenir un mythe, Œdipe qui s'est crevé les yeux pour dissiper "(1')illusion qui nous abuse et offusque notre contemplation du divin" (T., p. 41). Par un procédé qui lui est familier, Gide s'est représenté lui-même sous la figure de Thésée qui ne veut pas "dans les Enfers... recommencer toujours le geste inachevé dans la vie", qui souhaite "ne chercher de repos que, (son) destin parfait, dans la mort" (T., p. 29) et qui ne désire pour épitaphe qu'un simple "J'ai vécu" (T., p. 42).

C'est aux méfaits d'une éducation protestante laïquement puritaine, trop soucieuse de développer l'individualité enfantine pour songer à la relier, que nous devons deux des plus grands analystes de langue française : Benjamin Constant et André Gide. Malades d'isolement et de taciturnité, ils recherchent - employons, encore une fois, le divin emblème popularisé par Nietzsche - Dionysos, dieu des communions équivoques. Mais Constant ne rencontra que le Dionysos infernal qui affole sans unir, et Gide, quoique comblé par le Dionysos céleste, "daimon" de la poésie et âme du monde, se sentant travaillé par de doucement douloureux souvenirs essaie l'impossible synthèse du thyrse et de la croix. S'ils eussent été élevés selon les méthodes des éducateurs protestants du XVIe siècle, si curieux de faire de l'homme une réponse à luimême, au monde, et à Dieu, sans doute eussent-ils évité les incantations maléfiques du fils de Sémélé. Mais, dans ce cas, la plume ne serait-elle pas demeurée stérile entre leurs doigts ? Bienheureux méfaits qui... Ici, Harpocrate, dieu du silence, pose son doigt sur mes lèvres...

(La suite de ces dossiers aux prochains numéros)

AVEZ-VOUS LU LA PAGE 76 ?

UN SOUVENIR :

LE SECOND ERMITAGE

par

HENRI GHÉON

A l'occasion de la publication, aux Éditions Gallimard, de la Correspondance André Gide - Henri Ghéon, nous offrons ci-après à nos lecteurs un court texte, paru dans le numéro de septembre-octobre 1929, pp. 102-8, de Latinité (la "Revue des pays d'occident", fondée quelques mois plus tôt et dirigée par Jacques Reynaud), où Henri Ghéon, rendant hommage à Édouard Ducoté qui venait de mourir, évoquait ce qu'avait êté L'Ermitage sous sa direction — aux premiers temps de son amitié avec Gide... Celui-ci, dans son Journai [22 octobre 1929, Pléiade p. 947], mentionna l'article de Ghéon, "excellent d'intelligence, de mesure, de tact, et de cœur".

A la mémoire d'Édouard Ducoté

La fin cruelle, dans la force de l'âge, de cet homme de goût, de talent et de bien que fut Édouard Ducoté, me prive de l'ami très cher qui accueillit tout le premier mes pauvres essais de jeunesse. Il fallait une singulière bienveillance pour trouver quelque ombre d'espoir dans l'étude critique sur Francis Vielé-Griffin qu'un inconnu lui proposait pour sa revue. Mais il faisait crédit aux débutants, presque débutant lui-même, et il n'est guère d'écrivains de ma génération qui ne lui doive un peu d'avoir persévéré. Sa politesse exquise, à l'abord réservée, presque froide - il était Lyonnais - voilait, pudiquement, un don de sympathie et de générosité admirables. Il s'intéressait d'autant plus aux autres que lui-même se comptait pour moins. Jamais je n'ai rencontré un homme de lettres qui le fût si discrètement et avec tant de modestie. Le bluff des temps qui suivirent la guerre acheva de le séparer d'un monde qui refusait de le mettre à son rang; il était incapable de le réclamer. Par solitude et par dégoût, nullement par dépit, il renonça à donner toute sa mesure. Ce que Ducoté a fait pour les lettres, il faut qu'on le sache aujourd'hui.

Quand il reprit à Henri Mazel L'Ermitage, le premier Ermitage à la couverture saumon — un saumon plus frais et plus vif que celui de la Revue des Deux Mondes — une sorte de désarroi régnait dans la littérature. Verlaine, Mallarmé, Rimbaud (les deux premiers encore vivants) qui faisaient déjà figure d'ancêtres, les amateurs de poésie nouvelle répartissaient leurs préférences entre Jean Moréas, Émile Verhaeren, Gustave Kahn, Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin. Le courant qui penchait vers Barrès, vers Maurras, en était distinct. On s'étonne aujourd'hui, on s'étonnera de plus en plus que les cinq poètes cités plus haut aient pu passer pour les chefs d'une même école. A dire vrai Jean Moréas, qui n'était pas encore l'auteur des Stances, venait brusquement de s'en séparer en fondant l'École Romane. Personne encore n'a réussi à donner une définition convenable du Symbolisme qu'ils étaient censés représenter. Une certaine communauté de syntaxe et de mots (quelques tics, affaire de mode), la même intransigeance sur la dignité de leur art, la même chaleur dans leur foi lyrique, mais des soucis humains et idéologiques impossibles à concilier et des dons premiers aussi différents que possible.

La génération qui montait avait horreur de l'artifi-Elle éprouvait un anxieux besoin ici d'ordre, là de Ceux chez qui le besoin de l'ordre primait se sentalent attirés par Régnier et par Moréas. Ceux qui prônaient la spontanéité, saluaient en Verhaeren et surtout en Vielé-Griffin leurs maîtres. Le rare Valéry occupait une place de choix, à l'écart, et la grande voix de Claudel commençait à peine à se faire entendre. Francis Jammes et André Gide semblaient donner des gages aux partisans de la liberté naturelle, celui-là par des poèmes qui leur paraissaient nés de jet, comme des fleurs ou comme des fruits ; celui-ci par son dernier livre, si différent (en apparence du moins) des premiers : un bouquet, semblait-il, d'images et de sensations : Les Nourritures terrestres. Trois jeunes gens, trois intrépides, poussèrent à bout cet état d'esprit : c'étaient Saint-Georges de Bouhélier, Maurice Le Blond et Eugène Montfort qui fondèrent le "naturisme"; ils se rattachaient à Zola que pour notre compte nous rejetions. L'Ermitage rallia les autres autour d'un idéal analogue, moins offensif. Verhaeren, à Vielé-Griffin, à Jammes, à Gide, à Ducoté, se joignirent d'abord René Boylesve, Paul Fort, Charles Guérin, Michel Arnauld, Emmanuel Signoret, André Ruyters, Hughes Rebell, et bientôt Paul Claudel, Edmond Jaloux et Charles-Louis Philippe. Naturellement, moi aussi. Je ne savais à peu près rien : j'acceptai la charge de parler de tout, sous le pseudonyme d'Angèle (l'Angèle de Paludes, la même à qui André Gide écrivait).

Équipe intermédiaire entre le symbolisme et le naturisme intégral, qui avait pour mot d'ordre : liberté à tout prix ! mais que travaillait en secret la même aspiration vers une clarté, une pureté et une ordonnance quasi-classiques dont les tenants de l'école romane se proclamaient par ailleurs les seuls champions.

Au milieu de nous, Édouard Ducoté composait des vers à peine noués, un peu gauches parfois, excessivement nus, d'une transparence ingénue et d'un rythme qui rappelait, à quelques syncopes près, celui de Jean de la Fontaine. Bien mieux, il ne dédaignait pas d'écrire des Fables, des Épîtres, en un temps où le didactisme était sauvagement proscrit et où l'expression logique d'une pensée semblait un attentat contre la poésie, laquelle ne devait plus que suggérer. Pour lui, les "genres" existaient ; les plus a-bandonnés étaient capables de regain. Après une assez longue éclipse, ils sont en train de retrouver vigueur, voire même faveur ; le succès de Tristan Derême en est la preuve. En ce sens, Ducoté fut un mainteneur, par conséquent un précurseur : car ce qu'on appelle le neuf est toujours du vieux qui repousse. C'était lui qui nous rattachait avec le plus de constance et de sûreté à cette tradition fidèlement française dont, sans peut-être s'en douter, aucun de nous n'avait perdu le souvenir, ni le regret.

Les soirées du jeudi Avenue Mac-Mahon pleines d'abandon et d'entrain, rassemblaient un monde fort composite. Avec les collaborateurs habituels — c'était le baron Doazan, intarissable sur le Second Empire, Numa Baragnon, leader monarchiste, Louis Fabulet, traducteur de Kipling, Théo Van Rysselberghe, encore strictement pointilliste, Maurice de Faramond, Claude Berton, Georgette Leblanc; parfois, représentant l'école de Toulouse, Magre, Lafarque ou Jean Viollis, et toujours, Jacques des Gachons, secrétaire de la Revue. C'est là que je lus ma première pièce, Le Fils de M. Sage, une moralité — déjà!

L'affaire Dreyfus qui nous divisait en deux camps, sans compter celui des opportunistes, ne parvint pas à nous brouiller. Là résidait notre force — et notre faiblesse — nous placions notre art au-dessus de tout. Mais nous voulions aussi qu'il restat lié à la vie, qu'il s'en

nourrît et qu'il la stimulât. Nous vivions fortement, bien sûr ! Nous n'étions pas pontifes... nous aimions rire... Nous nous heurtions parfois, il le fallait bien. Édouard Ducoté et sa femme levaient nos contradictions et tempéraient nos violences par la bonne grâce seule qu'ils mettaient à les supporter. Et puis chacun jouait franc jeu, apportait son enthousiasme. Je ne puis songer sans émotion à ce temps de prime jeunesse où toutes les portes, toutes les avenues, s'ouvraient ensemble devant nous. Car après la joie de la découverte, c'en était aussitôt une autre, plus enivrante encore, celle de la faire partager.

Pas une touche de couleur, pas une note de musique qui ne fût guettée, savourée, discutée, classée... Derrière Monet, Renoir et Degas, montait l'étoile de Cézanne, tout d'abord incompris, celle de Redon, celle de Gauguin. Vuillard, Bonnard, Roussel, les jeunes maîtres, poussaient aussi loin que possible la discrétion de la forme et de la couleur, et Denis retrouvait Florence. Charles Guérin (le peintre) débutait magistralement par des natures mortes solides et rares, Marquet par des paysages de ville d'une étonnante sûreté. Jacques-Émile Blanche, pour lequel je posais, faisait le point, tout en semant des doutes. On s'éprenait de tout, mais on ne lâchait pas le fil. Chaque dimanche, on allait prendre un "bain de sons", comme disait Willy, à la piscine de Lamoureux ou de Colonne. On plongeait dans le flot épais de Beethoven, de Berlioz ou de Wagner. Je révélais à Gide le père Franck ; il m'apprenait en retour à aimer Mozart, ce qui me déprit de Wagner ; mais je ne perdais pas au change. On se chuchotait à l'oreille le nom — français ! d'un nouvel enchanteur : Claude Debussy, et, sous l'influence de Nietzsche, on raffolait de Chabrier et l'on revenait & Carmen.

Affinement certain : dans l'ordre de la qualité, de la nudité et de la mesure. Au théâtre, si pauvre, Ubu nous ravissait par sa verdeur. On se rendait surtout à l'Œuvre pour se payer la tête des bourgeois ; car si on admirait Ibsen, c'était avec toutes sortes de réserves. Il ne nous a pas eus, il n'a eu aucun d'entre nous ; sinon Copeau qui n'était pas encore des nôtres. En somme, nous devancions l'époque, comme L'Occident de Mithouard. Les organes qui donnaient le ton étaient alors le Mercure et La Revue blanche ; le Mercure avec Rachilde, avec Jarry, avec Gourmont ; La Revue blanche avec Fénéon l'anarchiste et une équipe variée d'universitaires plus ou moins Juifs. L'Ermitage vivait en bons termes avec ses deux aînés. Ses collaborateurs y étaient bien vus et re-

cus ; mais ils s'y sentaient un peu étrangers, car ils n'étaient au fond ni décadents, ni libertaires, ni nordiques, ni judaïsants, sans être non plus anti-juifs, et si, d'autre part, ils rompaient des lances avec Barrès, avec Maurras (la querelle du peuplier!) ils n'avaient pas perdu le sens de la patrie. "Gardez-vous à droite! Gardez-vous à gauche!" Leur place était entre les deux, là où l'on reçoit tous les coups. Ils exaltaient Whitman, Nietzsche, Dostoïevsky, mais n'oubliaient de rendre hommage ni à Racine, ni à Balzac, ni à Stendhal.

En vérité, ils préparaient doucement un public à la jeune revue qui peu d'années après, avec les mêmes éléments et quelques autres, devait à son tour tenter la fortune et réussir au delà de tous ses espoirs. La Nouvelle Revue Française a hérité de L'Ermitage ses directives, son esprit, ses premiers collaborateurs. C'est au goût, au bon sens et à l'audace tempérée d'Édouard Ducoté qu'elle doit le souffle. Presque personne ne le sait.

Il fallait que ceci fût dit. Le directeur du second Ermitage n'a pas récolté tout ce qu'il sema, dix ans durant, avec une générosité infatigable, mais qui s'ingéniait à se faire oublier. Des circonstances imprévues le contraignirent à renoncer à sa revue, quand elle allait reprendre essor. La troupe qu'il a ralliée au premier jour poursuit sa marche, déviée, contrariée - la chose était inévitable - sous l'influence de courants nouveaux. L'élan initial la porte. Puisse-t-il la mener au but ! Classicisme, humanisme, esprit méditerranéen, équilibre subtil entre la vie et l'art, entre la sagesse et la fantaisie, entre la tradition et l'innovation, notre commun souci à La N.R.F. d'avant-guerre, était déjà aux environs de 1900 celui de l'auteur de Simplice, des Épîtres, des Fables et de ces romans clairs et francs, qui ne pâlissent pas à côté de ceux de Boylesve et nous proposent la plus juste image de l'esprit et du cœur français.

REVUE DES AUTOGRAPHES

Au catalogue de la vente de la Bibliothèque Édouard & Bernard de la Dure et divers (IIe partie : Autographes, manuscrits, reliures aux armes, almanachs royaux, livres anciens, voyages), Hôtel Drouot Rive gauche, 21 juin 1976 (Me Paul Renaud, commissaire-priseur, assisté de MM. Michel Castaing et Alain de Grolée-Virville, experts) :

16. GIDE (André), L.a.s. à M. Gabilanez, Cuverville, 26 juillet 1931, 2 pp. in-4°, enveloppe jointe.

"Non, je ne puis déplorer beaucoup l'échec de votre manuscrit à la N.R.F. Je continue à croire que mieux vau-dra pour vous publier ce premier livre en second. Le sujet que vous m'exposez me paraît des meilleurs, on ne peut mieux propre à vous permettre de donner votre vraie mesure. Après que vous vous y serez plus complètement et particulièrement affirmé, ceux qui auront lu sauront mieux reconnaître dans Filles une personnalité qui ne s'y laisse voir qu'en filigrane... Ah! parbleu ce n'est pas un sujet facile! mais ce que j'ai lu de vous me permet tous les espoirs... Je ne suis pas satisfait de ce qui m'occupe à présent; j'ai beaucoup moins confiance en moi que jadis..."

(Sur Fernand Gabilanez, cf. BAAG n° 27, p. 59.)

Au catalogue n° 22 (Beaux Livres XVIe-XXe siècles) du libraire Jean Viardot (13, rue de l'Échaudé, 75006 Paris):

59. GIDE (André), L.a.s. à Claude Naville, Cuverville, 16 septembre 1935, enveloppe jointe, 2 pp. 270 x 210. 750 F

Très belle lettre s'organisant autour de sujets gidiens brûlants : le Stalinisme et Corydon.

"J'ai lu avec intérêt, profit... et tristesse votre étude sur le Stalinisme. Me trouverez-vous indiscret de l'avoir envoyée à Roger Martin du Gard?" Peut-on excuser le Stalinisme par "la nécessité historique"? En tout cas "Il est certain que l'éclatante lumière qui tirait nos regards vers la Russie est en train de beaucoup s'affaiblir..." etc...

Puis: "Vous me faites un grand plaisir en me parlant de Diderot à propos de Corydon. Sans précisément chercher à l'imiter il est certain que c'est à Diderot surtout que j'ai pensé en écrivant ce petit livre", etc...

60. GIDE (André), L.a.s. à Claude Naville, Cuverville, 19 septembre (1935), enveloppe jointe, 1 p. 210 x 135. 250 F

Gide a envoyé à R. Martin du Gard, qui s'y est intéressé, l'article de Naville sur le Stalinisme. "Je n'ai pas de meilleur ami que R. M. et douhaite qu'il devienne le vôtre", etc...

Offert dans le Bulletin n° 30 (juin 1976) de la Libr. Coulet-Faure de Paris :

199. GIDE (André), L.a.s. à Vallette, Biskra, s.d. (1900) 3 pp. in-12. 400 F

Nouvelle édition de Saül et de Candaule pour lesquels Gide prépare une préface nouvelle. L'écrivain, scrupuleux, demande l'avis de Vallette au sujet d'une traduction allemande de Paludes. Il avait déjà accordé cette autorisation pour des traductions d'autres œuvres comme Philoctète, Le Traité du Narcisse, etc., mais seulement parce qu'il s'agissait, dit-il, d'une publication en revue. Pour Paludes, il s'agit d'un volume. D'autre part, Gide voudrait, au cas où cette traduction serait mauvaise, ne pas la céder exclusivement à ce traducteur.

LES GRANDES

CORRESPONDANCES

D'ANDRÉ GIDE

GALLIMARD

AVEC FRANCIS JAMMES (1893-1938) Édition Robert Mallet. 387 pp., 1948.	15,05 F
AVEC PAUL CLAUDEL (1899-1926) Édition Robert Mallet. 400 pp., 1949.	17,55 F
AVEC PAJL VALÉRY (1890-1942) Édition Robert Mallet. 559 pp., 1955.	70,50 F
AVEC ANDRÉ SUARÈS (1908-1920) Édition Sidney D. Braun. 118 pp., 1963.	11,10 F
AVEC ROGER MARTIN DU GARD (1913-1951) Édition Jean Delay. 739 + 581 pp., 1968.	95,90 F
AVEC FRANÇOIS MAURIAC (1912-1950) Édition Jacqueline Morton. 279 pp., 1971.	28,85 F
AVEC HENRI GHÉON (1897-1944) Édition Jean Tipy & Anne-Marie Moulènes.	
1043 pp., 1976.	195,00 F

MERCURE DE FRANCE

AVEC ANDRÉ ROUVEYRE (1909-1951) Édition Claude Martin. 287 pp., 1967. 33,90 F



DISPONIBLES EN LIBRAIRIE

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

CORRESPONDANCES INÉDITES

L'événement du trimestre écoulé a été, bien entendu, la sortie chez Gallimard — sortie si impatiemment attendue — de la grande Correspondance 1897-1944 d'André Gide avec Henri Ghéon, dans l'édition établie, présentée et annotée par nos amis Jean TIPY et Anne-Marie MOULÈNES. Ces deux gros volumes (23 x 14 cm, 565 et 493 pp. + 1 photographie hors-texte, ach. d'impr. 12 avril 1976, éd. or. tirée à 38 ex. sur vergé blanc de Hollande Van Gelder, num. 1 à 38, et 58 ex. sur velin pur fil Lafuma-Navarre, num. 39 à 96) réunissent 855 lettres, dont les deux tiers environ écrites par Gide (à la demande d'une personne vivante, mise en cause dans les années 1904-06, onze lettres entières et des fragments de quarante-neuf autres ont été soustraits de l'édition); l'ensemble a été abondamment annoté et éclairé par de nombreux documents inédits; deux index (Noms de personnes et Œuvres, journaux et revues) terminent le second tome.

"Publiés avec le concours du Centre National des Lettres", ces deux volumes, qui livrent au public une des plus passionnantes correspondances de Gide, ont toutefois un gros défaut : leur prix — 195 F (les deux tomes, à pagination continue, ne sont pas vendus séparément). Et l'on peut redouter que le nombre des acheteurs soit tel que, à l'avenir, l'éditeur ne soit guère tenté de publier d'autres correspondances...

A l'automne paraîtra chez Flammarion le premier des Cahiers Jules Romains (publiés sous l'égide de la Société des Amis de Jules Romains) : sous le titre L'Individu et l'Unanime, il présentera la correspondance échangée entre 1908 et 1946 par André Gide et Jules Romains — vingt-

huit lettres seulement (dont 18 de Gide), mais qui, replacées dans un large contexte et complétées par de nombreux documents inédits ou peu connus, retracent l'histoire significative des relations des deux écrivains.

GIDE - DU BOS

La couverture du n° 20 (juin 1976) des Cahiers Charles Du Bos (47 pp.) porte en gros titre : André Gide -Charles Du Bos. Documents relatifs au Dialogue avec André Gide. On y lira une longue lettre inédite de Jacques HEURGON au sujet du Dialogue avec André Gide, et la réponse, plus longue encore et également inédite, de Charles DU BOS (pp. 22-36), ainsi que la reproduction de l'article d'Étienne GILSON paru en septembre 1950 dans Esprit : "Un drame de l'amitié : Charles Du Bos et André Gid: (op. 37-42). Ces documents sont publiés en prélude à la sortie, chez Desclée de Brouwer, avant la fin de 1976, de trois ouvrages où "le problème du Dialogue avec André Gide occupe une place très importante" : les actes du Colloque de Cerisy de 1972 ; Charles Du Bos : Approximation et Certitude, par Michèle LELEU ; Un Dialogue à distance : André Gide et Charles Du Bos, par Béatrice DI-DIER.

Signalons à nos lecteurs que, après la mort de sa dévouée Secrétaire, Michèle Leleu, la Société des Amis de Charles Du Bos a transféré son siège au 76 bis, rue des Saints-Pères, 75006 Paris, et s'est choisi M^{me} Madge MOUTON comme Secrétaire générale.

DANS LES REVUES ET LES JOURNAUX

Professeur à l'Université d'Anvers, membre de l'AAAG, M. Walter GEERTS a publié dans la Revue Romane (1976, tome XI, fasc. 1, pp. 99-112) une étude intitulée : "Sur L'Immoraliste d'André Gide : titre, unités de signification, discours d'auteur, mise en abyme".

Professeur à l'Institut Pédagogique de Luxembourg, membre de l'AAAG, M. Armand FABER a donné une suite à son article que nous avions signalé dans le BAAG n° 26, p. 51 : "La Sincérité d'André Gide : Sous l'aiguillon de la palpitante découverte de la vie" (New Europe, Luxembourg, n° 13-14, été-automne 1975, pp. 26-7).

Comptes rendus du tome III des Cahiers de la Petite

Dame: par Robert CATHERINE, dans La Revue Administrative n° 169, janvier - février 1976, p. 105; par Robert ABS, dans Socialisme (Bruxelles), n° 123, février 1976, pp. 111-2.

Nous avions déjà signalé (BAAG n° 26, p. 42) les àpeu-près d'un article (sur Jean Paulhan) du chroniqueur littéraire de la revue Le Spectacle du Monde. L'un de nos Membres nous a parlé d'un autre article, sur Gide celuilà, du même chroniqueur dans la même revue (n° de janvier 1973), "truffé d'inexactitudes, émaillé de citations erronées, fourmillant d'interprétations imperturbablement malveillantes"... Et voici que le nº 169 du Spectacle du Monde, d'avril 1976, publie six grandes pages (agréablement illustrées) intitulées "Gide et la Petite Dame" et signées Robert POULET. Elles sont, hélas, toujours de la même encre. Bornons-nous à citer la légende de la photographie de la Petite Dame qui figure en tête de l'article : "Elle s'était séparée de son mari (sic !), le peintre Théo Van Rysselberghe (un des amis de Signac et de Pissarro), qui avait fort mal considéré (sic !) l'éphémère liaison (sic !) de leur fille, agée de dix-huit ans (sic !), avec l'auteur des Nourritures terrestres." Quatre erreurs de cette taille dans une phrase, pour ouvrir un compte rendu des Cahiers de la Fetite Dame. c'est un record incontestable ; il est vrai que M. Robert Poulet a trouvé les cahiers de Mme Théo "particulièrement révélateurs pour la période 1937-1945, parce que, durant ces huit années, l'homme et son témoin ne se sont pour ainsi dire pas quittés": le "pour ainsi dire" est piquant, quand on pense aux trois années de l'exil de Gide en A-frique, loin de la Petite Dame... La question qui tenaille le lecteur, c'est de savoir pourquoi, n'aimant pas Gide et le connaissant encore moins, M. Poulet écrit souvent sur lui... et ne manque pas une occasion de le citer - et, donc, pas une occasion de se tromper (ainsi, dans le n° de juin de la revue, en tête d'un article sur Sartre : la photo bien connue de Gide et Sartre, prise à Cabris en 1949, est naturellement légendée "A Cuverville, en 1945"...).

MÉMOIRES ET THÈSES

Notre amie Anne L. MARTIN a soutenu avec succès, le 6 février dernier, sa thèse de doctorat devant l'Université du Wisconsin à Madison. Voici le résumé de cet ouvrage (XIX-343 pp.) préparé sous la direction des Prof. Germaine Brée et Alexander Kroff, et qui sera vraisemblablement

publié :

Irony and Creativity: A Reappraisal of Gidean Concepts of Reality.

Although it has received little critical attention, irony is fundamental to the writings of André Gide. Gidean irony is both attitudinal and literary. It is based upon Gide's conception of the nature of reality and of his relationship to it, both as a man and as an artist. The three main developmental stages of Gidean irony parallel the tripartite process by which the literary text is generated and transcribed. Creative Irony is a reflection of Gide's innately ironic temperament and of the psychological mechanisms by which the inspiration for a book is isolated and detached from its author's consciousness; it corresponds to the literary production of Gide's Symbolist period, in which he attempted to achieve a separation between his life and his art. Critical Irony marks the intermediate step of textual generation, the imaginative process by which the idea for a work is expanded and embellished. The Existential Critiques - Gide's major récits and plays - seek to create art which is at once cathartic and mythogenetic through the experimental exaggeration and ironic refusal of a series of ethical, intellectual or emotional temptations faced by their creator. The Aesthetic Critiques, in particular Isabelle and Les Caves du Vatican, perform an analogous function on the artistic level. They permit Gide to explore and ironically to reject various theories of the novel expounded in France in the early years of this century. Ludic Irony, finally, represents the actual writing of the literary work. Functioning both textually and contextually, it reaches its apogee in the linguistic, structural and thematic ironies of Les Faux-Monnayeurs, which run from such comparatively simple forms as mise en abyme, authorial intervention and the use of ironic nomenclature to the intricate complexities of situational irony, or of ironic intertextual dialogue between the novel and its Journal.

Gide's irony cannot, however, be understood apart from its literary context. Although its protean nature makes irony, its tradition or its influence upon Gide's art impossible to define, the situation of Gidean irony in relation to the ideas of such ironic theorists as Socrates, Kierkegaard and the German Romantics provides a referential framework helpful in delineating the scope of Gidean irony, and of irony in general. Similarly, an examination of the reception accorded Gide's irony by his reading public serves to illustrate the importance of the role assumed by the reader in the realization of the ironic text.

M. Jean CLAUDE nous a communiqué la liste de quelques mémoires de Maîtrise sur Gide récemment menés à bien par des étudiants de l'Université de Nancy II où il enseigne. Nous la publierons dans le prochain BAAG.

INVENTAIRE DES

DES ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE

(IV)

106. ANDRÉ GIDE. REGRESO DE LA U.R.S.S. Traducción directa de RUBEN DARÍO (Hijo). Buenos Aires: Sur, 1936. (Vol. br., 18 x 13 cm, 112 pp.).

Traduction espagnole de *Retour de l'U.R.S.S.*, précédée d'une note "Al Lector" de Victoria Ocampo (pp. 5-7). Ach. d'impr. : 30 décembre 1936. 12^{ème} éd., tirée à 1000 ex.

107. ANDRÉ GIDE. RETGQUES A MI REGRESO DE LA U.R.S.S. Traducción de ERNESTO PALACIO. Buenos Aires: Sur, 1937. (Vol. br., 18 x 13 cm, 127 pp.).

Traduction espagnole de Retouches à mon Retour de l'U.R.S. S., 5^{ème} éd. tirée à 1000 ex., ach. d'impr. 8 juillet 1937.

108. ANDRÉ GIDE. NEDOKONČENÉ VYZNÁNÍ. Praha: Evropský Literární Klub, 1936. (Vol. rel., 21 x 14 cm, 247 pp.).

Traductions tchèques de L'Ecole des Femmes (Škola Žen, par MILOŠ HLÁVKA, pp. 7-96), de Robert (Robert, par JINDŘICH HOŘEJ-ŠI, pp. 97-144), et de Geneviève (Jenovefa, par JINDŘICH HOŘEJ-ŠI, pp. 145-238), suivies d'une postface ("Doslov", pp. 239-46) de Miloš Hlávka.

109. ANDRÉ GIDE. LOCHY WATYKANU. Przełożuł TADEUSZ ŻELEŃSKI (Boy). Warszawa: Państwowy Instytut Wydawniczy, 1962 (coll. "Powiesci XX Wieku"). (Vol. rel., 20 x 12,5 cm, 259 pp.).

Traduction polonaise des *Caves du Vatican*, suivie d'une postface ("Poslowie", pp. 251-4) de Tadeusz Żeleński. Tirage: 10 000 + 253 ex.

110. ANDRÉ GIDE. TWO LEGENDS: ŒDIPUS and THESEUS. Translated from the French by JOHN RUSSELL. New York: Vintage Books, 1958. (Vol. br., 18 x 11 cm, XII-111 pp.).

Traduction anglaise d'Œdipe et de Thésée, précédée de "A Note on Oedipus and Theseus" du traducteur (pp. V-IX). Reproduction de l'édition parue en octobre 1950 "by arrangement with Alfred A. Knopf, Inc.".

111. ANDRÉ GIDE. I SOTTERRANEI DEL VATICANO. I FALSA-RI. SE IL GRANO NON MUORE. Milano : Valentino Bompiani, 1974 ("Classici Bompiani"). (Vol. rel. cuir vert, 18 x 12 cm, LXIV-972 pp.).

Traductions italiennes des Caves du Vatican (par ELENA SPAGNOL VACCARI, pp. 1-213), des Faux-Monrayeurs (par ORESTE DEL BUONO, pp. 215-586), du Journal des Faux-Monnayeurs (Diario dei Falsari, par ORESTE DEL BUONO, pp. 587-642) et de Si le grain ne meurt (par GARIBALDO MARUSSI, pp. 643-944), précédées d'une "Introduzione: Problemi del romanzo: Gide e le esautorazioni del senso" par Stefano Agosti (pp. VII-LXIV), et suivics de diverses annexes ("Nota biografica", "Cronologia delle edizioni originali delle principali opere di André Gide", "Principali opere interamente o parzialmente consacrate a Gide, studi e articoli", "Omaggi e contributi collettivi", "Repertori bibliografici essenziali", pp. 945-66), par Stefano Agosti. Vol. impr. sur papier bible, sous emboîtage, ach. d'impr. en septembre 1974. Prix: L. 10 000.

112. ANDRÉ GIDE. VATIKÁNSKÉ KOBKY. Bláznivina. Přeložil JIŘÍ JEŽEK. Praha: Nakladatel F. Topič, 1930. (Vol. br., 22,5 x 14 cm, 257 pp.).

Traduction tchèque des *Caves du Vatican*, suivie d'une étude ("Poznámka Překladatelova : Blázniviny André Gidea", pp. 247-55) et de la traduction des expressions et citations anglaises et italiennes ("Poznámka Překladatelova : Překlad nékolika citátů", pp. 255-6).

113. RAINER MARIA RILKE — ANDRÉ GIDE. CORRESPONDEN-CIA 1909-1926. Traducción de JOSÉ CLEMENTI. Buenos Aires : Editorial Central, 1953. (Vol. br., 20,5 x 15 cm, 239 pp.).

Traduction espagnole de la *Correspondance* Rilke-Gide, avec l'introduction et les commentaires de Renée Lang. Ach. d'impr. 5 décembre 1953.

114. ANDRÉ GIDE. RETURN FROM THE U.S.S.R. Translated by DOROTHY BUSSY. New York - Toronto - London : McGraw-Hill Book Company ("McGraw-Hill Paperbacks"), 1964. (Vol.

br., 20×13.5 cm, XVI-94 pp.).

Traduction anglaise de Retour de l'U.R.S.S., d'abord parue en 1937 chez Alfred A. Knopf.

115. ANDRÉ GIDE. LOS ALIMENTOS TERRESTROS y LOS NUE-VOS ALIMENTOS. Traducción de LUIS ECHÁVARRI. Buenos Aires: Editorial Losada, S.A. ("Novelistas de Nuestra Epoca"), 1962. (Vol. br., 20 x14,5 cm, 156 pp.).

Traduction espagnole des *Nourritures terrestres* (pp. 7-109) et des *Nouvelles Nourritures* (pp. 111-56). Seconde édition ach. d'impr. 15 mai 1962 (lêre éd. ach. d'impr. 20 nov. 1953). Couverture ill. d'un dessin de Silvio Baldessari.

116. ANDRÉ GIDE. LOS ALIMENTOS TERRESTROS y LOS NUE-VOS ALIMENTOS. Traducción de LUIS ECHÁVARRI. Buenos Aires: Editorial Losada, S.A. ("Biblioteca clasica y contemporanea"), 1974. (Vol. br., 18 x 11,5 cm, 173 pp.).

"Tercera edición" (i.e. la première dans cette collection de poche) de la traduction n° 115. Ach. d'impr. : 20 mai 1974. Couverture ill. par Silvio Baldessari.

117. PAUL CLAUDEL e ANDRÉ GIDE. CARTEGGIO, 1899-1926. Traduzione dal francese di RENATO ARIENTA. Milano: Garzanti (coll. "Saggi in brossura"), 1974. (Vol. br., 19 x 12,5 cm, 343 pp.).

Réédition en coll. de poche de cette traduction italienne de la *Correspondance* Claudel-Gide (avec l'introduction et les notes de Robert Mallet) d'abord parue en 1950 (v. n° 102). Ach. d'impr. 5 mars 1974.

118. ANDRÉ GIDE. PÁSZTORÉNEK. Négy Kisregény. Fordította és az utószót írta GYERGYAI ALBERT. Budapest : Európa Könyvkiadó, 1970. (Vol. rel., 18 x 12,5 cm, 428 pp.).

Traductions hongroises de L'Immoraliste (Meztelen, pp. 5-125), de La Porte étroite (A Mennyország Kapuja, pp. 127-258), d'Isabelle (Isabelle, pp. 259-346) et de La Symphonie pastorale (Pásztorének, pp. 347-406), suivies d'une étude du traducteur ("Utószó", pp. 407-25). Tirage: 9 200 ex.

119. ANDRÉ GIDE. OS SUBTERRÂNEOS DO VATICANO. Tradução de MIROEL SILVEIRA e ISA LEAL. São Paulo: Abril S.A. Cultural e Industrial (coll. "Os Imortais da Literatura Universal", n° 29), 1971. (Vol. rel. simili-cuir rouge, 20 x 13 cm, 287 pp.).

Traduction portugaise des Caves du Vatican, ach. d'impr. en décembre 1971.

120. ANDRÉ GIDE. EL INMORALISTA. Novela. Traducido por JULIO CORTAZAR. Buenos Aires: Argos, 1947. (Vol. relié toile grise, 20 x 13,5 cm, 174 pp.).

Traduction espagnole de *L'Immoraliste*, ach. d'impr. 12 novembre 1947. En sus de l'édition ordinaire, il a été tiré 50 ex. hors commerce et 50 ex. numérotés de I à L sur papier "con marca de agua Extra Strong".

121. ANDRÉ GIDE. LA SYMPHONIE PASTORALE and ISABEL-LE. Translated by DOROTHY BUSSY. Harmondsworth, Middlesex: Penguin Books, 1963 ("Penguin Modern Classics", n° 1950). (Vol. br., 18 x 11 cm, 170 pp.).

Traduction anglaise de *La Symphonie pastorale* et d'*Isabel-le*, d'abord parue chez Cassell en 1931 (sous le titre *Two Symphonies*). Couverture ill. d'un dessin de Giovanni Thermes.

122. ANDRÉ GIDE. O IMORALISTA. Tradução de THEODEMIRO TOSTES. Estudo introdutivo de Marc Beigbeder. Ilustrações de Michel Rodde. Rio de Janeiro : Editôra Opera Mundi, 1970 ("Biblioteca dos Prêmios Nobel de Literatura"). (Vol. rel. simili-cuir havane, 23 x 16,5 cm, 213 pp.).

Traduction portugaise de L'Immoraliste, précédée de "Pequena História da atribuição do Prêmio Nobel a André Gide" par Kjell Strömberg (pp. 7-16), "Discurso de Recepção" par Anders Österling (pp. 17-23) et "Vida e Obra de André Gide" par Marc Beigbeder (pp. 25-55), et suivie d'une "Bibliografia" (pp. 195-209). Collection conçue par les Editions Rombaldi, de Paris, et patronnée par l'Académie Suédoise et par la Fondation Nobel.

123. ANDRÉ GIDE. A VATIKÁN TITKA. Regény. Fordította : SÁRKÖZI MÁRTA. Budapest : Európa Könyvkiadó, 1958. (Vol. relié dos toile vermillon, plat papier décoré, 20 x 14,5 cm, 216 pp.).

Traduction hongroise des *Caves du Vatican*, précédée d'une introduction de Nagy Péter ("Elösző", pp. 5-8). Tirage : 6 500 ex.

124. ANDRE GIDE. O IMORALISTA. Tradução de THEODEMIRO TOSTES. Rio de Janeiro: Editôra Civilização Brasileira, 1972 (coll. "Biblioteca do Leitor Moderno", 145). (Vol. br., 21 x 14 cm, 125 pp.).

Traduction portugaise de L'Immoraliste. Sur les rabats de la couverture, présentation de l'œuvre ("Um livro perturbador") par Mariano Tôrres.

125. ANDRÉ GIDE. LOS CUADERNOS Y LAS POESIAS DE ANDRÉ

WALTER. Traducción de F.J. SOLERO. Buenos Aires: Editorial Schapire, 1954 (coll. "La Pluma"). (Vol. rel. toile noire, 20 x 14 cm, 168 pp.).

Traduction espagnole des Cahiers et des Poésies d'André Walter. Ach. d'impr. : juillet 1954.

126. ANDRÉ GIDE. I SOTTERRANEI DEL VATICANO. Traduzione di ROBERTO ORTOLANI. Milano: Garzanti, 1965 (coll. "I Garzanti", n° 21). (Vol. br., 18 x 11 cm, 330 pp.).

Traduction italienne des Caves du Vatican.

127. ANDRÉ GIDE. LA PORTA STRETTA. L'IMMORALISTA. Traduzione di VANNA SANNA (La Porta stretta) e di EUGENIA SCARPELLINI (L'Immoralista). Milano : Garzanti, 1966 (coll. "I Garzanti", n° 64). (Vol. br., 18 x 11 cm, 268 pp.).

Traduction italienne de La Porte étroite et de L'Immoraliste.

128. ANDRÉ GIDE. LA PORTA STRETTA. L'IMMORALISTA. Traduzione di VANNA SANNA (La Porta stretta) e di EUGENIA SCARPELLINI (L'Immoralista). Milano : Garzanti, 1973 (coll. "I Grandi Libri", n° 26). (Vol. br., 18 x 11 cm, XVI-256 pp.).

Traduction italienne de *La Porte étroite* et de *L'Immora-liste*, précédée d'une introduction critique (pp. IX-XVI). Nouvelle édition du n° précédent.

129. ANDRÉ GIDE. LA SIMFONIA PASTORALE. ISABELLE. Traduzione di EMANUELE KANCEFF (La Simfonia pastorale) e di MARCO FORTI (Isabelle). Milano: Garzanti, 1973 (coll. "I Grandi Libri", n° 46). (Vol. br., 18 x 11 cm, XVIII-198 pp.).

Traduction italienne de *La Symphonie pastorale* et d'*Isabelle*, précédée d'une introduction critique (pp. IX-XVIII). La traduction de *La Symphonie pastorale* est publiée ici "su licenzia dell'editore Mursia".

130. АНДРЕ ЖИД. ПАСТОРАЛНА СИМФОНИЈА. С Францускот превео МЛАДЕН ЛЕСКОВАЦ. Нови Сад : Матица Српска ("Мо-заик", 5), 1952. (Vol. br., 19 x 12 cm, 84 pp.).

Traduction croate de La Symphonie pastorale.
Mr. le

INDEX DES LANGUES

Afrikaans: 27. Albanais: 4. Allemand: 2, 14, 26, 30, 37, 40, 48, 64, 76, 77, 79, 85, 88, 89, 95, 97, 98, 99. Anglais: 1, 7, 20, 47, 51, 55, 63, 70, 73, 82, 91, 110, 114, 121. Croate: 130. Danois: 15, 24, 28, 46, 72, 100, 101. Espagnol: 11, 21, 34, 53, 56, 65, 66, 69, 81, 105, 106, 107, 113, 115, 116, 120, 125. Finnois: 9, 36, 90. Friso: 104. Gaélique: 92. Hongrois: 39, 44, 67, 68, 118, 123.

Islandais : 16. Italien: 3, 22, 36, 43, 58, 59, 83, 84, 102, 111, 117, 126, 127, 128, 129. Néerlandais : 6, 19, 33, 35, 71, 96. Norvégien: 17. Polonais: 13, 23, 109. Portugais: 12, 29, 103, 119, 122, 124. Roumain: 5, 31, 41, 45, 54, 75, Slovene: 50, 52, 74. Suédois : 10, 18. Tchèque: 32, 49, 78, 87, 94, 108, 112. Turc: 8, 25, 38, 42, 57, 60, 61, 62. Vietnamien: 93.

INDEX DES ŒUVRES

Ainsi soit-il: 5, 73, 96, 97. Amyntas: 3. Bethsabé: 3, 39, 89. Cahiers d'André Walter (Les) : 96, 99, 125. Caves du Vatican (Les): 18, 19, 29, 34, 44, 52, 58, 76, 78, 100, 109, 111, 112, 119, 123, 126. Correspondance avec P. Claudel: 96, 102, 117. Correspondance avec Fr. Jammes : Correspondance avec R.M. Rilke : Correspondance avec P. Valéry : Corydon: 21, 64, 82. "Danse des Morts (La)" : 3. "Dindiki": 96. "Discours de Munich" : 96. Dostořevsky: 96.

École des Femmes (L') : 27, 33, 45, 49, 59, 77, 108. "Émile Verhaeren": 96. Et nunc manet in te : 5, 51, 69, 84, 96, 97. "Évolution du Théâtre (L')" : 89. Faux-Monnayeurs (Les): 8, 24, 50, 59, 68, 86, 91, 98, 101, 111. Feuillets d'automne : 80, 105. Geneviève: 33, 49, 59, 77, 108. Immoraliste (L'): 12, 42, 43, 55, 76, 105, 118, 120, 122, 124, 127, 128. "Importance du Public (De 1')": 96. Incidences: 62. Interviews imaginaires: 62. Isabelle: 11, 16, 27, 67, 71, 77, 118, 121, 129. Journal: 5, 61, 63, 69, 85, 95, 9ó.

Journal des Faux-Monnayeurs : 20, 2, 48, 53, 75, 77. 59, 91, 96, 111. Retouches à mon Retour de 1'U.R. Notes sur Chopin: 30. S.S.: 70, 83, 94, 107. Nourritures terrestres (Les): 3, Retour de l'Enfant prodigue 15, 31, 47, 60, 76, 96, 103, (Le): 39, 66, 77, 87, 88, 96. 115, 116. Retour de 1'U.R.S.S.: 13, 83, Nouveaux Prétextes: 62, 105. 106, 114. Robert: 33, 45, 49, 59, 77, 108. Nouvelles Nourritures (Les): 3. 6, 25, 31, 47, 76, 96, 103, Roi Candaule (Le): 89. 115, 116. Saul: 14, 89. Numquid et tu...? : 96. Séquestrée de Poitiers (La) : 41, Œdipe: 89, 110. 65. Oscar Wilde: 96, 105. Si le grain ne meurt : 9, 10, 22, Paludes : 1, 75, 77. 23, 35, 37, 46, 56, 97, 111. Perséphone: 89. Souvenirs de la Cour d'Assises : Philoctète : 26, 39, 89. 40, 41. Poésies d'André Walter (Les) : 3, Symphonie pastorale (La): 27, 32, 57, 67, 72, 74, 77, 90, 99, 125. Porte étroite (La) : 28, 36, 38, 93, 96, 104, 118, 121, 129, 59, 77, 79, 92, 105, 118, 127, 130. 128. Thésée : 7, 17, 48, 77, 80, 110. "Préface à Zuydersee" : 96. Traité du Narcisse (Le) : 3. Prétextes : 62, 105. Treizième Arbre (Le) : 89. Procès (Le): 89. Voyage au Congo: 4, 54, 81. Prométhée mal enchaîné (Le) : 1, Voyage d'Urien (Le) : 3, 77.

(à suivre)

Le Secrétaire de l'AAAG tient à remercier ici un membre de l'Association, M. Eladio Ramos Salvador, de Vinaroz (Castellon, Espagne), qui a bien voulu lui faire parvenir plusieurs traductions espagnoles de Gide. Et il saisit cette occasion de faire appel à toutes les bonnes volontés pour qu'on l'aide à faire de cet Inventaire, progressivement, le répertoire le plus complet possible. Que chacun de nos lecteurs regarde dans sa bibliothèque si ne s'y trouve pas quelque volume non encore décrit ici !...

AVIS TRÈS IMPORTANT À TOUS NOS MEMBRES

Les Éditions Gallimard n'ont pu répondre à notre souhait visant à réduire le retard progressivement pris par la parution annuelle des CA-HIERS ANDRÉ GIDE, et le vol. 7 (tome IV et dernier des Cahiers de la Petite Dame) sortira en décembre 1976 ou janvier 1977, alors qu'il constitue notre cahier de 1975. Nos Membres ayant cotisé pour cette année 1975 le recevront naturellement dès parution.

Ce retard persistant fait que la sortie de LA MATURITI D'ANDRÉ GIDE précédera celle du CAG n° 7, bien que ce gros volume (700 pages 24 x 16 cm; le prix en librairie, non encore arrêté, sera de 150 F environ) ait été prévu par nous comme un "cahier double" pour 1976 et 1977. Nos membres ayant réglé leurs cotisations de 1976 et (avec un peu d'avance) de 1977 recevront dès sa parution, en septembre-octobre prochain, leur exemplaire du tirage spécial AAAG (identique à celui des CAG); le même numéro de collection étant comme toujours (dans les 100 ex. de tête, nominatifs). Les volumes du tirage AAAG ont une jaquette spéciale de couleur bleue, rappelant la couverture des CAG.

Nous attirons donc l'attention de tous nos Membres sur ce fait : s'ils désirent recevoir dès parution leur exemplaire de LA MATURITÉ D'ANDRÉ GIDE, il faut qu'ils aient alors acquitté auprès de notre Trésorière leurs cotisations de 1976 et de 1977 — le tarif de 1976 restant valable pour 1977 jusqu'à notre prochaine Assemblée générale, qui (convoquée dans le prochain BAAG) devra certainement décider de l'augmenter.

RÉGLER DÈS MAINTENANT VOTRE COTISATION 1977, C'EST À LA FOIS FAIRE UNE ÉCONOMIE ET VOUS ASSU-RER DE RECEVOIR DÈS SA SORTIE LE DOUBLE CAHIER 1976-1977.

VARIA

- O CUVERVILLE EN DEUIL O Fils d'un grand notaire de Lyon où il était né le 31 mars 1915, Jacques Chaîne, président-directeur général du Crédit Lyonnais, a été assassiné le matin du 14 mai dernier par un anarchiste, boulevard des Italiens à Paris, devant le siège de sa banque ; Madame Chaîne, qui l'accompagnait, a été atteinte à la mâchoire par une balle. Inspecteur des Finances, ancien chef adjoint du cabinet du Ministre de l'Économie nationale en 1945, Jacque Chaîne avait été nommé président du Crédit Lyonnais en 1970, puis, en juin 1974, président-directeur général. M. et Mme Chaîne avaient acquis il y a quelques mois, de Mme Philippe Gastambide, l'ancienne propriété des Gide à Cuverville - où le banquier déplorait d'ailleurs de n'avoir guère le temps de passer ses week-ends comme il l'aurait voulu en compagnie des siens. A Madame Chaîne et à ses quatre enfants, 1'AAAG - qui se souvient qu'elle est aussi l'héritière de l'Association des Amis de Cuverville - présente ses vives et sincères condoléances. Une excursion à Cuverville, préparée par notre Trésorière pour nos Membres de la région parisienne, devait avoir lieu le 12 juin et Madame Chaîne avait très aimablement prévu d'y accueillir les Amis d'André Gide qui y participeraient. Ce projet a naturellement été remis sine die.
- O CAHIERS ANDRE GIDE 2 O La Correspondance Gide-Mauriac (CAG 2) est épuisée chez l'Éditeur. Elle l'est également dans le tirage numéroté de l'AAAG. Pour ceux de nos Membres qui souhaiteraient compléter leur collection des Cahiers André Gide, le Secratériat est toutefois en mesure de leur fournir un exemplaire (non numéroté) de cette Correspondance. Mais cette offre ne porte que sur un très petit nombre d'exemplaires.
- O LE "MOLIÈRE" DE JACQUES COPEAU O En complément à l'annonce parue dans le dernier BAAG (p. 14), précisons que ce tome II des Registres de Jacques Copeau peut être fourni aux Membres de l'Association des Amis de Jacques Copeau au prix de 57 F+3 F (frais d'envoi) soit 60 F (au lieu de 85 F, prix en librairie). Commandes à adresser

- à M^{me} Suzanne Maistre-Saint-Denis, 12, allée Hector Berlioz, 78000 Versailles.
- O ERRATUM O C'est par erreur que, page 68 du dernier BAAG, nous avons attribué à notre ami David H. Walker (de Glasgow) le compte rendu paru dans la MLR, qui est en réalité dû à M. Ian H. Walker (d'Édimbourg).
- O GUSTAVE VANWELKENHUYZEN O A peine avions-nous annoncé la publication de la *Correspondance* André Gide Albert Mockel dans l'édition qu'en avait établie Gustave Vanwelkenhuyzen, que nous apprenions son décès. Il était âgé de soixante-quinze ans.
- O BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE O M. Eladio RAMOS SALVADOR a offert à la Bibliothèque André Gide quatre livres de Gide en espagnol, les ÉDITIONS GALLIMARD un exemplaire de la Correspondance Gide-Ghéon et M. Walter GEERTS un tiré à part d'article. Qu'ils en soient tous ici vivement remerciés.
- O GIDE À VALÉRY O M. David ROE, de l'Université de Leeds, nous précise la date du billet de Gide à Valéry que nous avons publié dans le BAAG n° 29 sous le n° VIII (p. 10) — ou plutôt la date du "petit banquet" auquel sont conviés chez Marguery "les intimes de la N.R.F.". Une lettre identique, adressée par Gide à Charles-Louis Philippe et conservée aujourd'hui à la Bibliothèque Municipale de Vichy, est également sans date mais "une référence à Charles Blanchard, une autre à un article que Gide allait faire sur Philippe (et dont il est question dans une lettre de celui-ci datée du 30 octobre) la situent nécessairement en décembre 1909". Une lettre de Gide à Ghéon (publiée dans leur Correspondance, t. II, p. 735) confirme que ce dîner est bien celui du mardi 21 décembre 1909. Le billet est donc à dater entre le 14 et le 19 de ce mois. Soulignons avec M. Roe une coıncidence pathétique : c'est ce 21 décembre qu'allait mourir Charles-Louis Philippe... M. Roe rectifie d'autre part une fâcheuse erreur dans le prénom du destinataire des lettres de Gide signalées p. 63 du BAAG d'avril (n° 30) : il s'agit évidemment de Frantz Jourdain, fondateur et animateur du Salon d'Automne, et non point de son fils Francis.
- O LES AMIS DE NOS AMIS... O Nos lecteurs n'ont pas trouvé dans ce Bulletin le petit répertoire promis des associations consacrées à des écrivains français du XXº siècle. C'est en effet la Société d'Étude du XXº siècle qui va se charger de l'établir, la diffusion en étant ensuite confiée aux associations. Cette décision a été prise au cours d'une réunion qui, le 7 mai dernier à Montmartre, chez Mme Saint-Saens et à l'initiative de Mme Nantet, a permis à plusieurs animateurs d'associations de confronter leurs problèmes; y participaient MM. et Mmes Michel DÉCAUDIN et Jean PIERROT (Société d'Étude du XXº Siècle), Renée NANTET et Jacqueline VEINSTEIN (Socié-

té Paul Claudel), Marie-Hélène DASTÉ (Association des Amis de Jacques Copeau), Jean MOUTON (Société des Amis de Charles Du Bos), Claude MARTIN et Irène de BONSTETTEN (Association des Amis d'André Gide), Bernadette JAMMES (Amis de Francis Jammes), Monique KUNTZ (Association des Amis de Valery Larbaud et Association des Amis de Charles-Louis Philippe), André SÉAILLES et Jean TOUZOT (Association des Amis de François Mauriac), Alain RIVIÈRE et Jean-Georges MORGEN-THALER (Association des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier), Lise Jules ROMAINS (Société des Amis de Jules Romains) et Agathe ROUART-VALÈRY (Société Paul Valéry). Les responsables de cette douzaine d'associations sont d'ailleurs convenus de se réunir désormais au moins une fois par an.

- O MICHEL MOULIGNEAU O Jeune auteur fécond (essayiste, romancier, poète et dramaturge, il a publié douze livres et cent douze articles depuis 1969, et annonce dix autres volumes ; trois prix littéraires l'ont couronné en 1974), M. Michel Mouligneau, membre belge de l'AAAG, nous a envoyé le petit livre qui vient de lui être consacré par Agnes PHILIPS: Michel Mouligneau, essai de "première" bibliographie précédé de "Genèse d'une œuvre" (Préface de Roger FOULON, Bruxelles: Commission Belge de Bibliographie, 1976, coll. "Bibliographia Belgica" n° 130, un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 117 pp.). S'y trouvent répertoriés les deux articles sur Gide que le EAAG a signalés en leur temps: "Visite à André Gide" (Les Feuillets du Spantole, 20 novembre 1969, n° 130) et "André Gide, amant de la vie" (La Revue nationale, 25 janvier 1973, n° 451).
- O GIDE À UZÈS O Créée en 1969 (à l'occasion de l'exposition du Centenaire, v. le BAAG n° 4, pp. 6-7), la Collection Gide du Musée Municipal d'Uzès s'est peu à peu enrichie, et un premier catalogue en a été rédigé par son Conservateur, notre ami Georges A. BORIAS, au moment où va s'ouvrir au Musée la salle consacrée à Paul, Charles et André Gide. Manquant de la place nécessaire dans le présent numéro, c'est dans le prochain BAAG que nous publierons ce catalogue (d'une centaine de numéros, répartis en huit sections : La famílle Gide Paul Gide Charles Gide André Gide André Gide et les poètes méridionaux Œuvres d'André Gide Objets-souvenirs Iconographie).

NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

Liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée entre le 16 mars et le 30 juin 1976 :

- 770 Mme Gene SHERMAN, étudiante, Johannesburg, Afrique du Sud (Étudiant).
- 771 M. Jacques BOULET-GERCOURT, médecin, 75016 Paris (Titulaire).
- 772 M. Miodrag KAPETANOVICH, professeur, 75010 Paris (Titulaire).
- 773 BIBLIOTHÉQUE de l'UNIVERSITÉ de NANTES (Lettres), 44000 Nantes (Titulaire).
- 774 M. Jean CLOUET, ingénieur, 91530 Sermaise (Titulaire).
- 775 M^{me} Claire du PLESSYS, administrateur au Ministère du Travail en retraite, 75007 Paris (Titulaire).
- 776 M. David ROE, professeur d'Université, Leeds, Grande-Bretagne (Titulaire).
- 777 Mme Simone CARLIER, assureur, Bruxelles, Belgique (Titulaire).
- 778 Mme Elisabeth HAYE, étudiante, 75010 Paris (Fondateur).
- 779 Mlle Christine CHAUSSE, artiste, 75005 Paris (Titulaire).
- 780 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ de REIMS (Lettres), 51100 Reims (Titulaire).
- 781 M. GINBAYASHI Kô, professeur de mathématiques, Tokyo, Japon (Titulaire).
- 782 M. Robert BOUISSOU, Chef de Service Banque, 78600 Maisons-Laffitte (Titulaire).
- 783 M. Louis-Pierre MONETTE, Montréal, Québec, Canada (Titulaire).
- 784 M. Shmuel Y. GOSHEN, physicien, Beer-Sheva, Israel (Titulaire).

LIBRAIRIE DE L'AAAG

Les Membres de l'AAAG ont non seulement droit au service de toutes les publications de l'Association pour l'année au titre de laquelle ils cotisent, mais peuvent aussi se procurer les publications antérieures encore disponibles, aux prix nets (franco de port et d'emballage) indiqués ci-dessous.

Les commandes sont à adresser au Secrétaire, accompagnées de leur réglement par chèque postal ou bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide (rappelons que tout mandat ne peut être reçu que par la Trésorière : v. en page 84).

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

(Revue trimestrielle)

Vol. I	(n°	1-17,	1968-	-72),	, 2	27×21	cm,	360	pp.				٠		40	F
Vol. II	(n°	18-24	197:	3-74)	, 2	20,5 x	14,5	cm,	464	pp.					30	F
Vol. III	(n°	25-28	197	5).	1 2	20,5 x	14.5	cm.	290	DD.					25	F
Vol. IV	(n°	29-32	1976	5),	2	20,5 x	14,5	cm.		٠.,	En	pı	éŗ	ar	atio	on
Le numéro			_					_								

PUBLICATIONS ANNUELLES

(Les Cahiers André Gide, vol. brochés, 20,5 x 14 cm, en ex. numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 ex. pour les n° 4 à 7 ; La Maturité d'André Gide, vol. broché, 24 x 16 cm, en ex. numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 650 ex.; les ouvrages de S.M. Stout et de J. Cotnam, en ex. du tirage de 500 ex. hors commerce réservé à l'AAAG. Les prix indiqués entre parenthèses sont ceux des volumes en ex. ordinaires vendus en librairie.)

1969. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 1. Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste. Gallimard, 1969, 412 pp. (40,10 F) 32 F

```
1970. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 2. Correspondance André Gide - François
    Mauriac (1912-1950). Gallimard, 1971, 280 pp. (28,85 F) 23 F(1)
       Susan M. STOUT, Index de la Correspondance André Gide - Ro-
    ger Martin du Gard. Gallimard, 1971, 64 pp., mêmes couv. & for-
    mat que la Correspondance (hors commerce) . . . . . . .
1971. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 3. Le Centenaire. Gallimard, 1972, 364
    crits d'André Gide. Bulletin du Bibliophile, 1971, 21 x 13,5 cm,
    1972. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 4. Les Cahiers de la Petite Dame, I
    (1918-1929). Gallimard, 1973, 496 pp. (52,90 F) . . . . . 42 F
1973. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 5. Les Cahiers de la Petite Dame, 11
    (1929-1937). Gallimard, 1974, 672 pp. (71,65 F) . . . . . 57 F
1974. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 6. Les Cahiers de la Petite Dame, III
    (1937-1-45). Gallimard, 1975, 416 pp. (57 F). . . . . . . 46 F
1975. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 7. Les Cahiers de la Petite Dame, IV
    1976-77. — Claude MARTIN, La Maturité d'André Gide : de Paludes à
    l'Immoraliste. Klincksieck, 1976, 736 pp. . . . .
                                                 Sous presse
1978. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 8. Correspondance André Gide - Jacques-
    Emile Blanche (1891-1939). Gallimard. . . . . En préparation
1979. - CAHIERS ANDRÉ GIDE 9. Correspondance André Gide - Dorothy
    Bussy (1918-1951), 1. Gallimard . . . . . . En préparation
```

PUBLICATIONS DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

(Volumes exclusivement diffusés par l'AAAG, mais non automatiquement servis à ses Membres.)

LI NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. Études et travaux : Histoire de la Revue, Documents rares ou inédits, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index de la rubrique des revues. Vol. brochés, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés.

- 1. La première N.R.F. (1908-1914). En préparation
- 2. La N.R.F. de Jacques Rivière (1919-1925). 160 pp., 1975. . 15 F 3. La N.R.F. de Gaston Gallimard (1925-1934). 248 pp., 1976. . 33 F
- 4. La N.R.F. de Jean Paulhan (1935-1940). Sous presse
- 5. La N.R.F. de Drieu la Rochelle (1940-1943). 90 pp., 1975. . 15 F
- 6. La N.R.F. de Jean Paulhan & Marcel Arland (1951-1968). En prép.

⁽¹⁾ Exemplaires non numérotés, le tirage AAAG étant épuisé - ainsi, d'ailleurs, que l'édition ordinaire aux Éd. Gallimard (voir p. 77).

20 F

EDITIONS DES LETTRES MODERNES

(Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à ses Membres, avec une réduction nette de 20 % sur leurs prix de vente en librairie, tous les volumes publiés aux Éditions des Lettres Modernes dans la série annuelle André Gide et dans les collections Archives André Gide et Bibliothèque André Gide. Commandes à adresser au Secrétaire, accompagnées du réglement par chèque à l'ordre de l'Association.)

accompagnées du réglement par chèque à l'ordre de l'Association.)	
ANDRÉ GIDE. Cahiers annuels, vol. 19 x 14 cm, couv. balacron.	
1 (1970). Etudes gidiennes. 192 pp. (21 F) 16,80 2 (1971). Sur "Les Nourritures terrestres". 200 pp. (27 F). 21,60 3 (1972). Gide et la fonction de la Littérature. 240 pp.	
(34 F)	F F
ARCHIVES ANDRÉ GIDE. Coll. non périodique, vol. br. 18,5 x 13,5 cm.	
 Francis PRUNER, "La Symphonie pastorale" de Gide : de la tragédie vécue à la tragédie écrite. 1964, 32 pp Epuis Elaine D. CANCALON, Techniques et personnages dans les 	é
récits d'André Gide. 1970, 96 pp. (11 F)	
BIBLIOTHEQUE ANDRÉ GIDE. Coll. non périodique, formats divers.	
1. Enrico U. BERTALOT, André Gide et l'attente de Dieu. 1967, vol. rel. toile, 22 x 14 cm, 261 pp. (35 F) 28 2. André GIDE, La Symphonie pastorale. Édition critique avec	F
introduction, variantes, notes, documents inédits, bi- bliographie, etc. 1970, vol. couv. balacron, 18 x 12 cm, 440 pp. (30 F)	F
3. Claude MARTIN, Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide. 1971, vol. couv. balacron, 19 x 14 cm, 240 pp. (70 F)	F
4. Philippe LEJEUNE, Exercices d'ambiguïté : Lectures de "Si le grain ne meurt" d'André Gide. 1974, vol. br., 18 x 12	

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE COTISATIONS 1976

Membre Fondateur 100 F Membre Titulaire 45 F Membre Étudiant 30 F

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE TARIFS 1976

Prix du N°: France, 6 F — Étranger, 7 F

Abonnement annuel (4 numéros):
France, 25 F — Étranger, 30 F

Réglement par :

- virement ou versement au CCP de l'Association des Amis d'André Gide, PARIS 25.172.76
- chèque bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide, et envoyé à Madame de BONSTETTEN, Trésorière de l'AAAG, 14 rue de la Cure, 75016 PARIS
- mandat envoyé au nom et à l'adresse de Madame de BONSTETTEN (En cas de mandat international, prière d'augmenter la somme envoyée de 2 F pour compenser la taxe perçue à l'encaissement)

Tous paiements uniquement en FRANCS FRANCAIS.

Prière de n'user du mandat comme mode de réglement qu'en cas de nécessité : il est plus onéreux pour celui qui l'envoie, et procure un surcroît de travail à la Trésorière.

M. Claude MARTIN Secrétaire 3, rue Alexis-Carrel 69110 STE FOY LES LYON Tél. (78). 59.16.05 M^{me} Irène de BONSTETTEN Trésorière 14, rue de la Cure 75016 PARIS Tél. (1).527.33.79

Public. trim. — Comm. par. N° 52103. Dépôt légal : Juillet i976
Directeur responsable : Claude MARTIN

		-